

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 JUIN 1997

CADRE
 La chronique
 de Robert Lalonde Page D 3
 La nouvelle Page D 4
 Grille télé du week-end Page D 6



Dany Leriche Page D 7
 Formes Page D 8

PHILOSOPHIE

De la bandaison et du pouvoir

La différence entre les sexes est essentiellement génitale, prétend le Français Etchegoyen

ÉLOGE DE LA FÉMINITÉ

Alain Etchegoyen
 Arléa, Paris, 1997, 190 pages

DES LIBERTÉS SOUS INFLUENCE

Alain Etchegoyen
 Seuil, Paris, 1997, 200 pages

MICHEL VENNE

LE DEVOIR

Le pornographe du phonographe, Georges Brassens, chantait avec désinvolture que «la bandaison, papa, ça ne se commande pas». S'il avait su qu'en 1997, un philosophe français à la mode reprendrait cet axiome pour soutenir une thèse savante sur la différence, avec un D majuscule, entre l'homme et la femme...

Car Alain Etchegoyen prétend, dans *Éloge de la féminité*, que la différence entre les sexes est essentiellement génitale. Que cette différence biologique explique tous les autres comportements, jusque dans l'exercice du pouvoir politique. Cette différence tient en grande partie sur l'intermittence de la vigueur masculine. La femme éprouverait, au contraire de l'homme, un «*désir illimité*». «*La force du sexe féminin*, écrit Etchegoyen, *c'est la continuité de son activité. La femme est là, toujours disponible, dans l'attente d'une vigueur retrouvée.*» Seule «*la pudeur naturelle*» de la femme contient son désir.

Le sexe de l'homme, par contre, «*ne fonctionne que par intermittences, à intervalles plus ou moins réguliers, la plupart du temps incapable de satisfaire une union.*»

Forcément, reprend le philosophe, «*chaque sexe a des effets sur les comportements et les psychologues comme sur les devoirs qui en résultent.*» Son explication naturaliste, Etchegoyen y travaillait depuis 15 ans, avant de se résoudre, aujourd'hui, à publier ce texte au sujet duquel il dit hésiter entre «*l'approbation et la dénégation*» tant il est vrai, écrit-il, «*qu'il faut aujourd'hui prendre bien plus de précautions dans ce qu'on dit des femmes qu'avec les femmes elles-mêmes.*»

L'auteur revisite un texte de Jean-Jacques Rousseau (*Émile, ou de l'éducation*, livre cinquième) pour percer le mystère de ce qui constitue, à ses yeux, la seule différence objective qui traverse l'humanité.

L'explication commence dans cette observation: la différence ne s'observe que dans l'union. Et pour qu'il y ait union, il faut que le sexe masculin puisse pénétrer le sexe féminin. Il suffit que l'un veuille et puisse et que l'autre résiste peu. Pour l'homme, il y a une nécessité physique tandis que pour la femme, écrit l'auteur, il s'agit d'un choix individuel.

La force est féminine

C'est pourquoi, selon le moraliste, dans l'union des sexes, le sexe fort est le sexe féminin et le sexe faible le sexe masculin. D'ailleurs, de la ceinture de chasteté à l'excision, l'homme fait l'aveu de sa faiblesse.

VOIR PAGE D 2: FÉMINITÉ

L'AFRIQUE CHARMES ET MYSTÈRES DE

Alain Olivier, biologiste-conseil spécialisé en agroforesterie tropicale, emprunte à ses expériences africaines pour construire un roman sur la relation filiale.

ROBERT CHARTRAND

Lorsqu'en 1995 Alain Olivier, docteur en biologie, a fait paraître son premier roman, *Le Chant des bétulas* — chez Vents d'Ouest, la petite maison d'édition de Hull —, son père n'en a pas été autrement surpris. «*Il m'a rappelé que, tout petit, quand on me demandait ce que je voulais faire dans la vie, je répondais toujours: être romancier, ce que j'avais tout à fait oublié. Écrire un roman, c'était donc un vieux rêve qui sommeillait en moi, quelque part.*» Le personnage principal de ce roman, c'était la vieille ville de Québec.

Auparavant, Alain Olivier avait écrit

un premier récit sur l'Afrique, où il avait fait de longs séjours à titre de biologiste-conseil, spécialisé en agroforesterie tropicale: ce premier jet, encombré de rationalisations et de propos moralisateurs, Olivier l'a jeté à la poubelle. «*C'était trop proche de moi pour que je puisse en faire un texte intéressant.*» Une telle modestie est rafraîchissante, alors que chacun n'en a que pour soi.

Dans *Nuits d'Afrique*, Olivier, pour esquiver le piège de l'autobiographie, a inventé un personnage-narrateur qu'il décrit comme «*assez frais, car il connaît très peu l'Afrique au départ; elle sera donc nouvelle pour*

lui». Que vient-il y faire, ce jeune homme de trente ans? Y retrouver son père, dont on apprend par des extraits de lettres que plusieurs années plus tôt, il avait quitté femme et fils pour aller vivre sur ce continent; il y avait trouvé, écrivait-il à son fils, sa «*vraie famille*».

L'envoûtement

Dès le début du récit, le narrateur est envoûté par les lieux: un fleuve qui semble habité par des esprits, une pirogue qui glisse lentement sur l'eau, des enfants qui jouent. Il se dégage de ce décor une sérénité tranquille que l'auteur, d'entrée de jeu, nous fait très bien sentir. Nous y sommes, nous aussi... Et le plus naturellement du monde, un vieil homme aborde le narrateur et l'invite chez lui, dans son village; entre les deux, la connivence est immédiate. Il a suffi de quelques mots, d'un échange de regards, pour

que cette rencontre de deux inconnus ait des allures de retrouvailles: charme et mystère de l'Afrique...

Où sommes-nous, au juste? Alain Olivier n'a pas voulu nommer le pays, ni le village où le jeune voyageur va s'arrêter quelques jours. «*Nous sommes manifestement en Afrique de l'Ouest, mais le fleuve est imaginaire, et le village est inventé. Je me suis servi de mes souvenirs de là-bas, mais sans tenter de décrire tel lieu précis que j'avais connu. C'est la même chose pour les personnages, dont aucun n'est le portrait de telle personne réelle.*»

Ce jeune homme, le personnage principal, n'est d'ailleurs jamais nommé. Quasi ignorant sur l'Afrique qu'il va découvrir, il est par ailleurs presque sans passé. C'est tout juste s'il a eu une famille.

VOIR PAGE D 2: AFRIQUE

«Il y a dans les cultures africaines que je connais un respect très profond pour la mère et pour la maternité en général»

ALAIN OLIVIER

Les ÉDITIONS TROIS-PISTOLES



Vous offrent un GRAND LIVRE pour l'été

BEN WEIDER
 NAPOLÉON
 LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ



AVEC LA COLLABORATION D'ÉMILE GUEGUEN

BEN WEIDER,

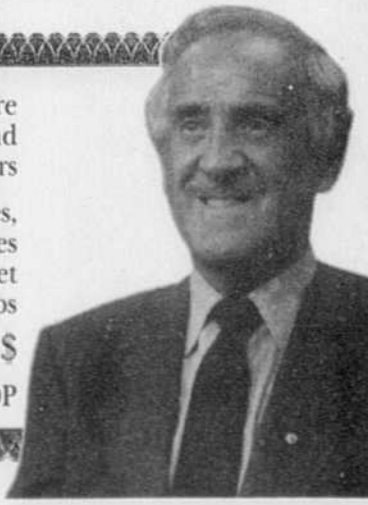
NAPOLÉON

LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ

La vie et l'œuvre du plus grand des empereurs

400 pages, incluant 40 pages d'illustrations et de photos 29,95 \$

Distribution ADP



ÉDITIONS TROIS-PISTOLES, 31, Route Nationale Est, Trois-Pistoles (Québec) G0L 4K0 Tél.: 1 (418) 851-8888

L I V R E S

AFRIQUE

«Je suis mal placé pour psychanalyser mes personnages»

SUITE DE LA PAGE D 1

Sa mère n'est qu'une silhouette malheureuse qui constate, navrée, que son fils ressemble à son mari; quant au père disparu, c'était apparemment un homme taciturne qui, de loin en loin, écrivait à son fils des lettres empreintes de gravité.

Le héros n'a ni femme, ni enfants, ce qui étonnera fort ses hôtes africains; il redoute même la paternité, qui lui paraît une responsabilité trop grave, trop lourde pour lui.

Il est tentant de faire une lecture psychanalytique de ce roman. Tout, ou presque, nous y invite. Ainsi, le jeune homme à la recherche de son père verra dans ce vieil Africain qui l'a entraîné dans son village une figure paternelle pleine de bienveillance; et au fil de sa découverte des coutumes africaines, ne pensera-t-il pas à son père, selon un cheminement d'identification-différenciation assez classique? Alain Olivier ne proteste pas à ce propos. «Je suis moi-même mal placé pour psychanalyser mes personnages. Il est vrai qu'en reconnaissant les traits qu'il a en commun avec son père, il peut alors prendre ses distances par rapport à celui-ci. Au fond, il finit par comprendre qu'il n'a pas à tout prendre, ni à tout rejeter de son père.»

La piste œdipienne est encore plus explicite lorsqu'on apprend qu'un jour, le père a écrit à son fils qu'il devait le fuir s'il espérait grandir... ce qui se produira à la toute fin du récit, lors d'une scène aux accents magiques et sensuels. «J'ai voulu faire sentir là une sorte d'échange mystérieux entre les deux personnages: le fils aide son père à mourir, et celui-ci aide son fils à vivre.»

Mais entre-temps, le jeune homme, dans ce village où on l'a littéralement adopté, sera nourri, bien sûr, occasion de découvrir des saveurs nouvelles: celle du foutou, de l'escargot géant, du rat de brousse; mais il renoncera poliment aux hannetons imbibés de vin de palme... Là-dessus, l'auteur a emprunté à ses propres expériences de l'Afrique. Il y découvrira surtout une véritable famille — lui qui en avait si peu — où les générations se côtoient.

L'offre d'un fils

On lui «offrira» même un fils d'occasion, le jeune Houakou, et une épouse, Léa, une femme aux formes généreuses, «femme matrice, amante et mère à la fois, grasse de toute sa graisse de femme féconde», avec qui il fera l'amour dans la forêt au cours de la deuxième des trois nuits d'Afrique du roman. La scène est joyeuse et... romantique: le jeune homme, à ce moment, devient soudain obsédé par l'idée de la mort de son père et il avoue alors: «Curieusement, mon désir pour Léa n'en devient que plus fort.» Après des préliminaires où il est aussi troublé que maladroite, dans une étreinte où, éperdu d'émotion et de plaisir, le héros a l'impression de re-



noyer avec le mystère de la vie même. Il y a là, selon Alain Olivier, une perception très ancienne, encore très vivante en Afrique, d'un lien quasi organique entre la vie et la mort — les ancêtres, par exemple, y sont considérés comme aussi présents que les vivants. «Il est vrai qu'entre le narrateur et Léa, oui, le rapport est surtout charnel, génital, à cause précisément de la proximité de la mort. La chose m'est venue spontanément. Je peux seulement constater ce rapprochement, sans pouvoir l'expliquer.»

Par ailleurs, Léa ne serait-elle pas, obscurément, l'avatar de cette autre femme avec qui le père du héros aurait refait sa vie? Et pourquoi le livre est-il dédié «à ma mère, naturellement»? Alain Olivier réfléchit, puis sourit. «Cela fait peut-être partie des jeux de l'écrivain. Quoi qu'il en soit, il y a dans les cultures africaines que je connais un respect très profond pour la mère et pour la maternité en général. Il est possible que j'aie surtout insisté sur les rapports père-fils et sur la paternité parce que je suis un homme. Mais c'est une problématique intimement liée à la figure de la mère, bien sûr, même si ce n'est pas le moteur apparent du roman.» Jusqu'à cette légende de la reine Pokou, variante d'un mythe baoulé de Côte-d'Ivoire, où une femme doit sacrifier son enfant pour sauver son peuple: le mythe fondateur.

Et ce père disparu, ne serait-ce pas ce Yapo dont les villageois évoquent le souvenir, grands buveurs de vin de palme et que le sorcier «voit» proche de la mort à cause de son cœur malade?

Après ces trois nuits d'Afrique où il apprend peu à peu la vie, ce personnage modeste — il ne trouve pas toujours de réponse aux questions qu'on lui pose — et sensible — il lui arrive d'être gêné ou troublé devant ses hôtes — perd toute amertume à propos de son passé. Comme le dit son auteur, «il se rend compte qu'il n'a pas été la victime des querelles de ses parents. Il dit même que ce serait un peu vaniteux de croire qu'il l'a été». Parvenu à cette sagesse tranquille, le personnage principal donne raison à Léa qui lui dit: «L'Afrique t'est entrée dans le cœur.»

NUITS D'AFRIQUE

Alain Olivier
XYZ, Montréal, 1997, 183 pages

SUITE DE LA PAGE D 1

On peut s'amuser de la thèse d'Etchevoyen. Mais elle est trop commode pour justifier bien des inégalités, jusqu'au viol («la discontinuité dans la vigueur [du] sexe [de l'homme] explique ses violences»), la prostitution (à cause de la continuité du désir féminin, «affaire de rentabilité et de performance»), les préjugés contre l'homosexualité («l'humanité ne se survit que dans la différence des sexes») ou le pouvoir académique...

«Le mâle n'est mâle que quelques instants. Il reste donc beaucoup de temps pour l'abstraction. On ne peut tout avoir à la fois: la constance du sexe et la capacité spéculative. La recherche des vérités abstraites, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce que tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes...» D'où deux idées: l'éducation doit forcément être sexuée; et il n'y a d'autre manière de faire une place aux femmes en politique qu'en établissant des quotas.

Etchevoyen avait habitude ses admirateurs à des réflexions plus pro-

saïques. Son grand mérite fut, au fil d'une dizaine d'ouvrages, dont le magistral *La Valse des éthiques*, Prix Médicis pour les essais en 1991, et *La Démocratie malade de mensonge*, Grand Prix de l'Académie française en 1993, de réintroduire dans le débat public les notions de morale et de responsabilité, sans pour autant verser, au contraire, dans les schémas néolibéraux.

Des libertés sous influence

L'auteur publie cette année un deuxième livre dans lequel il reprend ses thèmes favoris, avec moins de profondeur que dans ses essais précédents. Etchevoyen surfe sur l'actualité française pour faire l'analyse des libertés sous influence. Mais il le fait avec moins de virtuosité que dans ses *Fables intempestives* (1996), petit bijou de 300 pages qui font réfléchir tout en étant plaisantes à la lire. Rien à voir avec son *Éloge de la féminité*, qui grince aux alentours.

Dans *Des libertés sous influence*, Etchevoyen traite, au fond, de quoi? Il traite de l'impuissance... de nos diri-

geants politiques face à la mondialisation, à ses pompes et à ses œuvres. Il repose la vieille question des stoïciens: qu'est-ce qui dépend de nous et qu'est-ce qui n'en dépend pas?, pour mieux stigmatiser les autorités, qui «ne sont que des relais de l'influence alors qu'on attend d'elles qu'elles lui résistent».

L'auteur a de belles phrases sur l'influence, ces forces qui s'agitent dans l'ombre, le dernier recours de ceux qui ne peuvent obtenir le consentement du peuple. Et de belles phrases sur la liberté, la première des valeurs parce qu'elle est celle dont l'abandon est irréversible.

Quel est, au fait, le contraire du mot libre? Esclave, aliéné, contraint, prisonnier? Non, dans le contexte d'aujourd'hui, le contraire de libre, c'est... occupé. Occupé comme lorsque l'on n'est pas libre pour un rendez-vous. Mais surtout, occupé comme dans: la propagande a toujours voulu occuper les esprits. L'homme d'aujourd'hui est occupé par la pensée unique. Il ne peut plus recevoir d'autres idées ou concevoir



ARCHIVES LE DEVOIR
Jean-Jacques Rousseau est revisité par Etchevoyen pour percer un mystère: la différence objective entre l'homme et la femme.

d'autres actes. D'où le cri du cœur du philosophe qui, sur ce sujet du moins, appelle à l'ouverture des esprits.

Huston, toujours



LE GRAND PRIX des lectrices de Elle Québec est attribué à Nancy Huston pour son roman *Instruments des ténèbres (Leméac/Actes Sud)*. Les autres finalistes étaient Stéphane Bourguignon (*Le Prince du geyser*), Sergio Kokis (*Errances*), Sylvain Lelièvre (*Le Troisième Orchestre*) et Monique Proulx (*Les Aurores montréalaises*).

ESSAIS

Immoralité

Freud, Lacan et Bataille: perversion et sublimation

LA JOUISSANCE

PRISE AUX MOTS

Ou la sublimation
chez Georges Bataille
Mona Gauthier
Harmattan
Montréal, 1996, 207 pages

PIERRE-LOUIS
VAILLANCOURT

La littérature est immorale. Elle l'est vénéneuse, cynique, lascive, rancunière. Elle se repaît de la souffrance, se complait dans l'horreur, se vautre dans l'abject. «Elle refuse de panser nos archaïques plaies; mais, avec insolence, avec industrieuse patience, elle fouille, cherche et met au jour des tourments, des maladies, des morts», rappelle Giorgio Manganelli. Pourtant, dans ses pires dévoiements, elle poursuit une «visée sublimante». Cette perverse sait se faire pieuse, montrer la voie de la rédemption, anoblir l'infection. Mieux que quiconque, elle avance les étendards de la gloire, fait parler des muets et entendre les sourds, car elle seule peut métamorphoser la plaie en hypallage, le massacre en allégorie, la folie en oracle. Comme les héroïnes de Georges Bataille, elle est la fois prostituée et sainte.

Dans son essai court, stimulant, précis et dynamique, Mona Gauthier met non seulement en scène cette paradoxale conjonction mais elle en

quisses. Le mérite reviendra à Lacan de ressusciter cette dernière dans son *Séminaire VII* où il fait valoir que Freud n'a pas opposé la sublimation à la perversion mais qu'il a bien plutôt souligné leur «conjointure». À la différence de Lacan qui étayait la sublimation sur l'*Esquisse* de Freud, Mona Gauthier relit plutôt deux textes négligés, *Le Créateur littéraire et la fantaisie* et *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, ce qui lui permet d'écarter la thèse jamais cliniquement vérifiée d'une «constitution forte» au profit d'un ancrage de la sublimation dans le fantasme, qui sert de «permis de séjour aux désirs interdits». Alors s'éclaircit mieux les développements lacaniens sur la reconnaissance sociale de la sublimation et son rapport à l'art, chargé justement d'élever l'objet à la dignité de la Chose (*das Ding*). Mais surtout, la sublimation retrouve encore une source plus lointaine que l'énergie sexuelle qui est la pulsion de mort et se retrouve définie comme l'inscription scripturaire de la mort. Ce lien à la mort l'apparente à la perversion. Dès lors, le couple est réformé et Mona Gauthier montre comment s'organisent ses échanges en citant comme témoins les textes du plus sublime et du plus pervers des écrivains, Georges Bataille, dont l'œuvre tout entière semble théorisée par cette formule de Lacan: «Le jeu sexuel le plus cru peut être l'objet d'une poésie, sans que celle-ci en perde pour autant une visée sublimante.» Ce passage du cru au cuit est illustré par

La littérature, cette perverse, sait se faire pieuse et montrer la voie de la rédemption

Freud, Lacan, Bataille, perversion et sublimation délimitent donc le pentagone dans lequel se meut cette brillante étude où les lignes tracées d'un point à l'autre font parfois surgir à leur intersection des questions à résoudre, sur le fétichisme, la perversion féminine, la pulsion scopique, les lois du fantasme, l'œil pénétral, le souvenir-écran, la Dame de l'amour courtisane et la fille du bordel, notions connexes abordées avec une liberté qui n'exclut pas leur maintien dans l'orthodoxie freudo-lacanienne. Liberté, mais aussi fantaisie, science et humour sont évidents dès l'ouverture dans laquelle Bataille donne la réplique à Lacan, en un dialogue reconstruit avec des fragments, où la vérité naît de la fiction.

Une préface de Jacques Hassoun souligne l'importance de la contribution de Mona Gauthier tant pour les études littéraires que pour la théorie psychanalytique.

Cahiers d'été

Le cahier *Livres* se transforme pour l'été. Si la plupart des chroniqueurs réguliers font relâche, d'autres publieront sporadiquement. Toutefois, aux recensions de romans, nouvelles, essais, poèmes, livres pratiques et autres, s'ajouteront de nouvelles rubriques.

Robert Lalonde se joint à l'équipe du *Devoir* et signera une chronique hebdomadaire. En page D 3.

Cette année encore, revient *La Nouvelle*, un texte choisi de la litté-

ture québécoise. Lise Gauvin signe cette semaine *Entracte*, déjà paru dans *Fugitives*, un recueil publié en 1991 au Boréal. En page D 4.

Dans *Le Sujet du livre*, un auteur sera invité chaque semaine à élaborer sur la construction de l'œuvre, de la recherche préliminaire à la fabrication du héros. Pierre Godin raconte la genèse d'une biographie et son intérêt pour le personnage de René Lévesque en page D 5.

Bonnes lectures.

LITTÉRATURES

Un pays rêvé

ALGÉRIE
Un rêve de fraternité
Textes choisis et présentés
Par Guy Dugas
Éditions Omnibus
Paris 1997, 1009 pages
NAÏM KATTAN

Dans l'ensemble des textes qu'il réunit dans *Algérie, un rêve de fraternité*, Guy Dugas n'a pas choisi la neutralité. Il propose plus qu'un thème: un point de vue.

Dans son précédent ouvrage, consacré au Maroc, il avait présenté des évocations des cités impériales. Dans le présent ouvrage, une prise de position est clairement annoncée: un rêve de fraternité.

On sait que nombre d'écrivains français, de Fromentin à Gide, ont décrit, souvent dans des pages inoubliables, leurs péripiques algériens. D'autres, notamment Albert Camus, voire Hélène Cixous, bien que nés dans le pays, ne s'étaient pas identifiés à ce rêve. L'Algérie est fortement

présente dans l'œuvre de Camus, plus marginalement dans celle de Cixous. Mais ce n'est pas à cette Algérie que Dugas donne la parole.

Les Français ont conquis l'Algérie en 1830, prenant la suite de nombreux autres envahisseurs, des Romains jusqu'aux Ottomans. L'entreprise française était double: une colonisation de peuplement et une tentative d'incorporer l'Algérie à la terre républicaine. Dans ce livre, Dugas reproduit les textes d'auteurs français nés en Algérie: Jean Pélégri, Emmanuel Roblès, Jean Sénac, Jules Roy et aussi d'autres, surtout des kabyles comme Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, Jean Amrouche. Tous ces écrivains sont conscients de la situation sociale et politique hautement contradictoire et cherchent, chacun à sa façon, en exposant les conflits, à les surmonter.

Une Algérie française

Un Algérien qui accepte la France et un Français qui accepte l'Algérie, Abdelkader Fikri et Robert Randau, se mettent ensemble pour écrire en 1933: *Les Compagnons du jardin* où un musulman cherche à démontrer que sa religion ne s'oppose pas à l'ordre républicain et où les Français affirment que cet ordre est universel. Ce que demande l'interlocuteur algérien? «Qu'on fasse de nous des citoyens français en nous conservant notre statut personnel, et nous serons satisfaits... Nous considérons la France comme la nation européenne qui a toujours été en tête de la civilisation. Nous sommes fiers d'être ses enfants. Elle est pour nous la patrie.»

À la même époque, en 1935, un autre Français, Albert Truphmius indique un roman: *Albert, instituteur indigène*. Né en France, socialiste, cet auteur est nommé en 1908 comme inspecteur d'enseignement primaire en Algérie. Il parcourt le pays pendant 20 ans et constate les injustices et la misère et ce n'est qu'à sa retraite, en 1927, qu'il exprime, dans des romans, sinon la révolte du moins le désarroi d'un homme de bonne volonté et l'insoluble dilemme où il fut placé: enseigner les valeurs des droits de l'hom-

me et cautionner, en y participant, un système colonial d'oppression.

Jules Roy, quant à lui, décrit ce qu'il constate. Il vit, de l'intérieur, la condition de Français. L'Algérie est sa terre. Les musulmans, kabyles ou arabes, sont les autres, quasi lointains et étrangers.

Jean Amrouche, Kabyle christianisé, s'adresse d'abord aux Français pour s'expliquer et expliquer son peuple mais son *Éternel Jugurtha* nous apparaît, aujourd'hui, comme la reconstitution d'un rêve et une généralisation quasi nostalgique de la psychologie du Kabyle.

Pour sa part, Jean Sénac, né d'une mère catalane et d'un père inconnu, s'engage résolument dans la défense de sa terre. L'Algérie indépendante est sa patrie à lui aussi. Il vivait en France au moment de l'indépendance en 1962. Il rentre pour devenir conseiller du ministre algérien de l'Éducation nationale.

Son rêve de l'Algérie ne se réalise pas et Sénac est assassiné en 1973, abandonné, dira Roblès, «dans un trou noir, lui qui était au monde pour célébrer l'amitié, l'amour de vivre, les rivages de soleil».

Mouloud Feraoun, dont les *Jours de Kabylie* conservent, encore aujourd'hui, toute leur intensité, fut, lui aussi, victime de ce rêve de fraternité. Il fut froidement assassiné en 1962 par un commando de l'OAS, ces Français pour qui l'Algérie ne pouvait être que française.

C'est avec émotion qu'on lit ou relit *La Colline oubliée* de Mouloud Mammeri dont on vient de tirer le premier en tamazigt, la langue des kabyles.

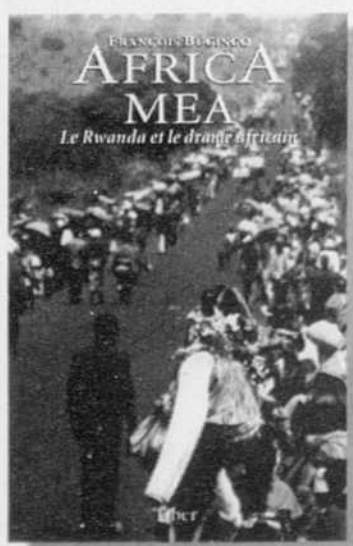
On sait que les Français d'Algérie, ceux qu'on nomme les pieds-noirs, sont partis massivement après l'indépendance du pays en 1962. La langue et la culture françaises survivent encore dans cette terre. Le rêve du passé colonial a vécu. Aujourd'hui, c'est d'un nouveau rêve de fraternité que les Algériens qui se gouvernent eux-mêmes, ont besoin. Et, pour commencer, ce rêve pourrait se traduire par l'arrêt des massacres.

LIBER

François Bugingo

AFRICA MEA

Le Rwanda et le drame africain



246 pages, 28 dollars

L I V R E S

L E T T R E S Q U É B É C O I S E S

L A C H R O N I Q U E

La banalité,
ça n'existe pas...

La nuit dernière, j'ai rêvé de rivière, d'un gros poisson pêché par un enfant qui était et n'était pas moi, de son sang coulant de ma paume, où s'était fiché l'hameçon de l'enfant, un mélange d'eau et de sable. J'ai nagé dans un courant glacé, attrapé par des branches, des racines qui m'épouvaient merveilleusement. Sur la grève, on tournait un film dans lequel je devais jouer un personnage que je ne connaissais pas du tout, dire des répliques que je n'avais jamais apprises. C'était effrayant et en même temps ça n'avait pas d'importance. Vous savez comme sont les rêves: ils disent clairement la gravité et la légèreté des choses, ils vous mènent où ils veulent, vous n'avez rien à dire, vous suivez. Et puis j'ai plongé dans une eau trouble où passaient, souriants et graves, des visages d'hommes et de femmes, que je savais insuffisamment aimés de moi. L'eau me froûtait comme le temps éternel, le temps tout court. Tous au fond, je me suis assis dans une vase douce et fraîche, et je me suis entendu prononcer clairement, dans la transparence glauque de la rivière: «Je peux attendre encore, mais pourrai-je attendre infiniment?»



Robert
Lalonde

C'est que je suis encore en ville et que la campagne me manque, bien sûr. L'eau me manque, et aussi les branches, le poisson, l'enfant, le moi-même jamais contenté, toujours en chasse. Rick Bass écrit — j'ai lu le passage tout à l'heure, à ma table près de la porte du café, dans un courant d'air qui ne sentait rien, ni la poussière ni même le parfum de la dame qui entraînait en même temps que lui, dans la pièce: «It is energy, after all, that you are looking for: buried.» Oui, c'est ça: les forces, le désir, la vraie vie enfouie... Il faut fouiller. Il faut vouloir voir.

Je sors du café, il vente toujours. Vent vert, vent de juin. Je ferme les yeux et je vois le champ, derrière la maison, à Sainte-Cécile: mouvant, bruissant, les herbes échevelées, les quenouilles étripées et qui perdent leur mousse par petites touffes qui flottent dans l'air. J'aime le vent, je l'aime d'amour, d'un amour fou, comme lui, le vent, est fou. Je m'arrête au carré Saint-Louis, m'assieds sur un banc vierge de toute fiente de pigeon, et ouvre le beau livre de John Farrand junior. *Chimats*, où sont photographiés tempêtes, cyclones, trombes et tourbillons, siroccos, smogs et pluies, anti-cyclones, brumes et brouillards. Magnifiques cataclysmes, violents et purs comme l'eau d'un diamant, comme le cœur d'un martyr. J'y apprends qu'une longue période de sécheresse, dans les années 30, provoqua l'apparition d'effrayants vents de poussière. Le *Dust Bowl* était né. On empila poètes, matelas, tables, chaises, chiens, chats, femmes et enfants dans des charrettes et on fila vers la Californie. John Steinbeck, inspiré par ces romanciers fuyant le *Dust Bowl*, écrivit alors l'un de ses plus beaux livres, *Les Raisins de la colère*. Colère du ciel, colère des hommes, krach de Wall Street: le romancier tenait son «soul and dust bowl!» La photo que j'ai sous les yeux est extraordinaire. Elle montre une maison renversée, inexplicablement restée debout, mais de travers, au milieu d'un champ. Quatre petits enfants se tiennent par les épaules, devant la porte, qui est un affreux losange noir, la gueule ouverte d'une caverne, derrière eux.

Un type s'approche de moi, une espèce de nouvel ancien hippie, au regard un peu trop brillant pour rien. Je sais bien qu'il veut de l'argent, mais il ne le demande pas tout de suite. Il s'assoit près de moi, apparemment sans voir le livre ouvert sur mes cuisses, l'étonnante photographie, et entend de me raconter l'histoire de son prétendu beau-frère qu'il a surpris, le matin même, en train de lire sagement

l'annuaire téléphonique, grand ouvert sur la table de la cuisine. Convaincu de l'irréversible folie du beau-frère, mon hippie lui demande:

— C'est-tu bon, le livre que tu lis?
Et l'autre de lui répondre, le regard brumeux:

— Pas pire. Mais y a ben que trop de noms d'auteur!

Sur quoi mon hippie conclut:

— Faut croire qu'y est pas si fou que ça, hein?

Au fait, mon conteur sait-il qu'il raconte à un écrivain, son histoire d'annuaire téléphonique rempli de noms d'auteur? Peut-être. Sans doute. Après tout, chaque nom du gros livre désigne un auteur qui écrit sa vie, au jour le jour. Je lui dis:

— Combien dirais-tu qu'elle vaut, ton histoire?

Alors il rit, follement. Je fouille dans ma poche et sors un huard, dont je gratifie mon conteur. Puis je lui montre la photographie, la maison couchée de travers dans le champ. Il pousse un petit sifflement et dit:

— Ça ressemble à la cabane chez nous, quand j'étais petit.

Puis il se lève, sifflant toujours, et me laisse là, à détailler la maison dévastée de son enfance, dont je ne sais rien mais que je tâche un moment d'imaginer. J'écris un peu, sans écrire, un bout de son histoire, dans ma tête. Ce sera peut-être une nouvelle, qui s'achèvera par un vent épouvantable et le renversement de la maison, au beau milieu d'un champ que je connais par cœur.

Trop de noms d'auteur, trop de maisons chamboulées, mais jamais trop de vent, qui m'émerveille. Bass écrit encore: «A writer looking for subjects inquires not after what he loves best, but after what he alone loves at all.» Tout à fait d'accord: «L'écrivain ne trouve pas son sujet en fouillant parmi les choses qu'il aime le mieux, mais parmi les choses qu'il est le seul à aimer, et à sa façon à lui.» Oui, c'est bien ça. Et, là-dessus, il se met à pleuvoir — une pluie chaude, déjà, une pluie d'été, enfin! Il pleut sur moi, sur mon banc et sur ma maison renversée, qui aussitôt se transforme en arche où, moi, mon conteur et les quatre enfants courons nous réfugier. Si le temps m'était donné d'être ce grand écouleur, que je rêve d'être, toujours — spacieux réceptacle des histoires des autres — je serais heureux d'entrer dans la maison délabrée et de m'asseoir, dos au mur mouillé, pour écouter ces cinq vies-là qui, depuis un moment, me hantent, me «travaillent». Mon conteur drogué, le cœur d'un martyr. J'y apprends qu'une longue période de sécheresse, dans les années 30, provoqua l'apparition d'effrayants vents de poussière. Le *Dust Bowl* était né. On empila poètes, matelas, tables, chaises, chiens, chats, femmes et enfants dans des charrettes et on fila vers la Californie. John Steinbeck, inspiré par ces romanciers fuyant le *Dust Bowl*, écrivit alors l'un de ses plus beaux livres, *Les Raisins de la colère*. Colère du ciel, colère des hommes, krach de Wall Street: le romancier tenait son «soul and dust bowl!» La photo que j'ai sous les yeux est extraordinaire. Elle montre une maison renversée, inexplicablement restée debout, mais de travers, au milieu d'un champ. Quatre petits enfants se tiennent par les épaules, devant la porte, qui est un affreux losange noir, la gueule ouverte d'une caverne, derrière eux.

Un type s'approche de moi, une espèce de nouvel ancien hippie, au regard un peu trop brillant pour rien. Je sais bien qu'il veut de l'argent, mais il ne le demande pas tout de suite. Il s'assoit près de moi, apparemment sans voir le livre ouvert sur mes cuisses, l'étonnante photographie, et entend de me raconter l'histoire de son prétendu beau-frère qu'il a surpris, le matin même, en train de lire sagement

l'annuaire téléphonique, grand ouvert sur la table de la cuisine. Convaincu de l'irréversible folie du beau-frère, mon hippie lui demande:

— C'est-tu bon, le livre que tu lis?
Et l'autre de lui répondre, le regard brumeux:

— Pas pire. Mais y a ben que trop de noms d'auteur!

Sur quoi mon hippie conclut:

— Faut croire qu'y est pas si fou que ça, hein?

Au fait, mon conteur sait-il qu'il raconte à un écrivain, son histoire d'annuaire téléphonique rempli de noms d'auteur? Peut-être. Sans doute. Après tout, chaque nom du gros livre désigne un auteur qui écrit sa vie, au jour le jour. Je lui dis:

— Combien dirais-tu qu'elle vaut, ton histoire?

Alors il rit, follement. Je fouille dans ma poche et sors un huard, dont je gratifie mon conteur. Puis je lui montre la photographie, la maison couchée de travers dans le champ. Il pousse un petit sifflement et dit:

— Ça ressemble à la cabane chez nous, quand j'étais petit.

Puis il se lève, sifflant toujours, et me laisse là, à détailler la maison dévastée de son enfance, dont je ne sais rien mais que je tâche un moment d'imaginer. J'écris un peu, sans écrire, un bout de son histoire, dans ma tête. Ce sera peut-être une nouvelle, qui s'achèvera par un vent épouvantable et le renversement de la maison, au beau milieu d'un champ que je connais par cœur.

Trop de noms d'auteur, trop de maisons chamboulées, mais jamais trop de vent, qui m'émerveille. Bass écrit encore: «A writer looking for subjects inquires not after what he loves best, but after what he alone loves at all.» Tout à fait d'accord: «L'écrivain ne trouve pas son sujet en fouillant parmi les choses qu'il aime le mieux, mais parmi les choses qu'il est le seul à aimer, et à sa façon à lui.» Oui, c'est bien ça. Et, là-dessus, il se met à pleuvoir — une pluie chaude, déjà, une pluie d'été, enfin! Il pleut sur moi, sur mon banc et sur ma maison renversée, qui aussitôt se transforme en arche où, moi, mon conteur et les quatre enfants courons nous réfugier. Si le temps m'était donné d'être ce grand écouleur, que je rêve d'être, toujours — spacieux réceptacle des histoires des autres — je serais heureux d'entrer dans la maison délabrée et de m'asseoir, dos au mur mouillé, pour écouter ces cinq vies-là qui, depuis un moment, me hantent, me «travaillent». Mon conteur drogué, le cœur d'un martyr. J'y apprends qu'une longue période de sécheresse, dans les années 30, provoqua l'apparition d'effrayants vents de poussière. Le *Dust Bowl* était né. On empila poètes, matelas, tables, chaises, chiens, chats, femmes et enfants dans des charrettes et on fila vers la Californie. John Steinbeck, inspiré par ces romanciers fuyant le *Dust Bowl*, écrivit alors l'un de ses plus beaux livres, *Les Raisins de la colère*. Colère du ciel, colère des hommes, krach de Wall Street: le romancier tenait son «soul and dust bowl!» La photo que j'ai sous les yeux est extraordinaire. Elle montre une maison renversée, inexplicablement restée debout, mais de travers, au milieu d'un champ. Quatre petits enfants se tiennent par les épaules, devant la porte, qui est un affreux losange noir, la gueule ouverte d'une caverne, derrière eux.

RIEN NE VA PLUS

Daniel Saint-Germain
Vents d'Ouest, Hull, 1997

ROBERT CHARTRAND

La petite maison d'édition hulloise Vents d'Ouest vient de lancer coup sur coup trois recueils de nouvelles dans sa collection commodément nommée, Rafales. Glissons sur *Corps-machines et rêves d'anges*, des récits de science-fiction d'Alain Bergeron — le «genre» n'étant pas de ma compétence — et sur *Quartiers divers*, un recueil collectif dont les cinq auteurs, se relayant, ont imaginé assez laborieusement les destins de divers locataires d'un immeuble. Et arrêtons-nous — ah! tentation de la facilité... — à *Rien ne va plus*, de Daniel Saint-Germain.

Ecrivain régionaliste, Saint-Germain? Il est, en tous cas, attaché à son Abitibi natal. Né à Amos, l'auteur vit à Val-d'Or, où il enseigne tout en s'occupant activement du Regroupement des écrivains de l'Abitibi-Témiscamingue; par ailleurs, il a écrit, en collaboration, un roman qui s'intitule *Le Relais abitibien*, (Meera, Val d'Or), un album d'art, *Je suis de ce pays*, paru en 1984 à Rouyn-Noranda, et en 1989, aux éditions Asticou de Hull, un véritable roman «de formation», *Les Géants familiaux*: un jeune garçon, né dans le village minier de Sullivan, lecteur précoce et boulimique, s'initie à la vie par les rêves que lui procure la littérature — parcours rafraîchissant

parmi les romans actuels... — mais aussi son village natal, qui alimentera son imagination et l'aidera à grandir. Le récit était sympathique, quoique mené un peu sagement, et sur ton était parfois trop solennel.

Les lieux

Dans *Rien ne va plus*, en revanche, les lieux comptent pour peu. L'Abitibi de l'auteur n'est indiquée que dans quelques nouvelles. Ainsi, dans *Le Bonhomme bouteille*, nous sommes à Bourlamaque, mais l'histoire pourrait se passer dans cent autres villages: un garçon découvre que ce vieux Polonais qui l'a attiré dans sa mesure, cet étranger que l'on évite — le village le soupçonne d'être protestant (un Polonais!) et un peu croque-mitaine — est en réalité un père inconsolable de la perte de son fils.

Le décor est minier pour la nouvelle *Le Mort* — récit d'un canular qui réussit de façon inattendue — et pour *Rouillard-la-marde* — c'est le titre et le surnom d'un mineur usé qui rêve de faire fortune pour pouvoir enfin gâter sa famille. Rien ne va plus, en effet, pour lui: il ne descend plus dans la mine que pour en ramener des caisses de dynamite dont les mineurs se servent comme de toilettes. On a beau se moquer de ce pauvre «éboueur de l'ombre» et de sa tâche humiliante; qui sait s'il ne réussira pas à dérober, dissimulé dans la merde, assez d'or pour réaliser son rêve. L'argent, ici, a une odeur qu'on est libre de trouver symbolique...

Dans *Le Petit Bonheur d'Armand*

De plaisantes déconvenues

Lafrenière, celui-ci, un veilleur de nuit misanthrope, rêve de pouvoir se prélasser un jour dans quelque paradis du Pacifique sud; il accumule petitement ses sous. Arrivera-t-il à ses fins ou devra-t-il se contenter, Gauquin à la petite semaine, d'un Tahiti de carton-pâte?

Les accents

Rien ne va plus raconte le plus souvent des rêves déçus, des déconvenues de la vie et ne manque pas de puiser dans le riche vivier des histoires de couples. Il y a des accents baudelairiens et un hommage à Gérard de Nerval dans *Soleil noir*, où un garçon ne se console pas de la perte de Soledad, sa femme-soleil, alors que sur un registre plus naturaliste, dans *Le Vin de l'oubli*, un pauvre poivrot essaie de retrouver sa Mathilde en-allée au fond de l'une ou l'autre des bouteilles qu'il vide. Quant à *La Veuve Bilodeau*, celui voisin bien en chair, le jeune narrateur découvre que c'est à cause d'elle que ses parents se disputent; que fera-t-il pour que la maisonnée retrouve la paix?

Parmi cette quinzaine de récits de facture tout à fait classique, on remarquera deux exceptions: *Flash au bar Gomorrah*, où sur un rythme de vidéoclip, un petit bum soliloque méchamment sur les femmes; dans son mépris, on devine sa peine; dans *Faites vos jeux*, rien ne va plus, il y a une fantaisie pleine de finesse, variations sur le jeu amercureux: le personnage, fort habile à tirer des ficelles dans ses rapports avec autrui comme au diablo, au bilboquet et au yo-yo, mais l'amour se joue à deux et la partie peut se cor-

ser si d'aventure la femme se prénomme Ariane. Car elle s'y connaît forcément, question fil.

Il y bien, dans ce recueil, des textes plus faibles, comme *La Fenêtre* et *Le Noël de Carole*, dont l'intrigue est prévisible et le climat, gentillet.

Mais on a envie de s'attacher au *Collectionneur*, même si — ou parce que? — ce texte est une occasion ratée. La piste était belle, pourtant, avec ce personnage, ce François Falardeau qui, par narcissisme peut-être, a une fixation sur la lettre F. Est-ce l'humour vagabonde des vacances qui nous prend, ou notre déception de lecteur dont nous nous remettons mal? Alors que le récit de Saint-Germain ne fait qu'énumérer des noms d'écrivains et d'artistes dont les livres et les disques voisinent objets dont les noms commencent par la fameuse lettre — flèches, fanaux, figurines, fusils, fouets ou fourches... —, on imagine dans quelles belles dérivées on aurait pu nous entraîner en compagnie de cet homme qui lit Flaubert, Faulkner, mais aussi Louis Fréchet, Fénelon et Anatole France; qui écoute le *Requiem* de Fauré mais, bien sûr, Jean-Pierre Ferland, Claude François, Ferré et Ferrat et... Johnny Farago! On se prend à rêver: Falardeau lisait-il ces livres, écoutait-il ces musiques au hasard ou selon ses humeurs? À quoi songerait-il alors?

Quoi qu'il en soit, *Rien ne va plus* est une agréable lecture — d'été si l'on veut — à lire tranquillement — c'est un bon petit vin clair, sans prétention — le samedi ou tout autre jour.

E S S A I S

De la consolation

«Un acte humain qui reconnaît l'autre dans sa complexité»

LA CONSOLATION

Mots pour maux
Dirigé par Emmanuelle
Huisman-Perrin
Collection Morales
Éditions Autrement
Paris 1997, 174 pages

NAÏM KATTAN

De quoi nous consolons-nous et d'abord de quoi avon-nous besoin de nous consoler? De la mort? De l'abandon, de la perte du manque ou bien, plus fondamentalement, de notre condition, condamnés comme nous le sommes à la finitude et à l'incomplétude?

Dans cet ouvrage collectif, Emmanuelle Huisman-Perrin a posé la question à une diversité de personnes appartenant à une variété de disciplines. «S'inscrivant dans le temps, dit le philosophe André Comte-Sponville, la consolation appartient au passé mais rassure sur l'avenir.» On a recours au divertissement parce qu'on cherche à oublier un malheur, une mort. Entreprendre passagère car ce qu'on attend du consolateur c'est une présence et des mots d'amitié et d'amour. «Ne cache pas ton amour, conseille ce philosophe. Ne le tiens pour allant de soi. N'attends pas qu'il soit trop tard, que le seul regret soit possible, qui ne fera qu'une torture supplémentaire.»

Consoler de la mort, de la perte est un rappel, une affirmation de la primauté de la vie et de sa puissance. «Le temps de la consolation, dit Claude Birman, est celui de la quête des paroles, des êtres et des choses, de l'accueil et du don qui font le goût de vivre.»

Procédés, recours et modalités

Les auteurs de cet ouvrage passent en revue les procédés, les recours et les modalités de la consolation. Ainsi, Yves Lambert décrit la façon de dispenser par chacune des religions, de l'hindouisme à l'islam, en passant par le bouddhisme, le judaïsme et le christianisme. Même si, d'après une enquête, la religion a cessé d'être la principale source consolatrice, il conclut son tour d'horizon sur un propos optimiste en soulignant la capacité qu'a eue l'homme de trouver les consolations dont il avait besoin.

Quel rôle les arts jouent-ils face à l'inéluctable, à la mort et à la souffrance? Faisant état des tentatives des poètes et des romanciers à travers les âges pour découvrir et exprimer la consolation, Alain de Ninèze cite Heidegger qui dit que nous sommes «jetés» là dans la solitude, le dénuement et le manque qui caractérise notre être au monde. «Être inconsolable, poursuit de Ninèze, n'est-ce pas aussi

refuser d'acquiescer à cette limite que le réel oppose à notre désir et par où l'Autre échappe? Mais cet acquiescement peut-il être autre chose qu'une forme de résignation?... La littérature ne cesse de le dire.»

Et la musique? Grâce à une analyse de *Così fan tutti* de Mozart, Marianne Massin estime qu'«accepter de consoler l'autre, c'est se révéler à son tour accessible à la consolation». Et elle conclut que «la musique de Mozart nous enchante esthétiquement, nous enveloppe dans une communion virtuelle et nous console des conciliations et consolations imparfaites du réel».

Quant au cinéma, «en agissant précisément mais illusoirement comme une consolation stoïcienne», écrit Alain Masson, il «éloigne nos inquiétudes». Car, la fin d'un film, le *happy end*, exige l'engagement effectif du spectateur, ce qui permet la consolation. En effet, «l'heureux dénouement nous console de notre inquiétude et nous console aussi, en le cachant, de notre égoïsme.»

Un acte humain

La consolation n'est ni la pitié ni les bons sentiments ni même le don de la personne. Pour Marie-Rose Moro, un psychanalyste qui fait partie des *Médecins sans frontières* et qui a assisté, dans des territoires affligés par des conflits sanglants à des cas limite de douleur et de perte, la consolation est «un acte humain qui reconnaît l'autre dans sa complexité et les méandres parfois surprenants du désir». Et, de conclure: «Consoler l'autre c'est d'abord de consoler soi-même. C'est pourquoi la consolation témoigne de l'irréductible de l'humain.»

Dans le chapitre final de l'ouvrage, Emmanuelle Huisman-Perrin pense qu'il y aurait trois stades de soulagement d'une douleur: les pleurs, la discussion, la création. Par conséquent, la personne accablée d'un deuil ou d'une souffrance cherche d'abord une consolation dans ses propres ressources. Ensuite, grâce à la présence de l'autre, l'extériorise son malheur par la parole et le dialogue et ce sont finalement les arts

qui entrent en jeu et il s'agit alors du stade de la création.

«Dans le malheur, dit Emmanuelle Huisman-Perrin, la consolation s'offre comme une lueur d'humanité, de fraternité, de chaleur qui ne répare pas, qui n'efface rien, mais qui soulage un peu, comme un sourire, une caresse, un chant, une parole soulagent même

si la douleur tarabuste.»

Thème difficile, la consolation est aussi un fait fuyant, aux contours quasi insaisissables. En faisant appel à des commentateurs des arts et de la pensée, cet ouvrage cerne les aspérités de la consolation, en dresse une image parfois contrastée et indique ainsi des perspectives de réflexion.

CET ÉTÉ, SOYEZ LIVRES AVEC
LANCTÔT
ÉDITEUR



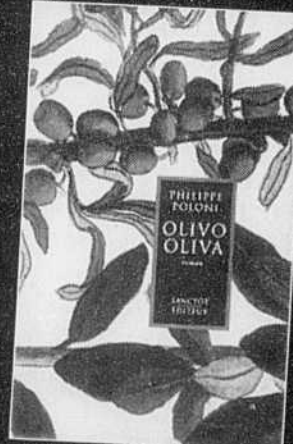
Dany Laferrière
LA CHAIR DU MAÎTRE

Un portrait féroce d'une petite-bourgeoise en pleine décadence, à travers ses obsessions sexuelles. Une guerre dont le nerf est le sexe!

«Un monde enchanté et cruel dont on ressort abasourdi, ébranlé, knock-out.»
Marie-Claude Fortin, Voir

Philippe Poloni
OLIVO OLIVA

«Un petit roman parfait», titrait Réginald Martel. Histoire d'un jeune homme, devenu sicaire pour retrouver son identité et conçu par une femme, un homme et... une olive! Un vent de fraîcheur venu de la Sicile jusqu'en Amérique.



ONZE

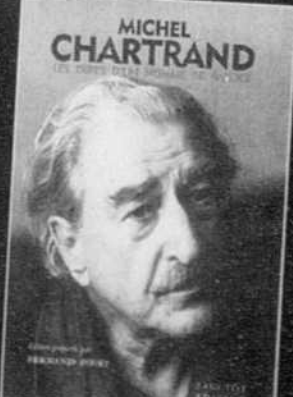
Pierre Lègaré, Luc Déry et Yves Lapière, Marielle Léveillé, Guy A. Lepage, Serge Grenier, Pierre-Michel Tremblay, Judith Taillefer, François Avard, Zoomba, Yves Pelletier, Dominique Lévesque

Des histoires aux multiples tonalités. Surprises et plaisirs garantis.



MICHEL CHARTRAND
LES DIRES
D'UN HOMME DE PAROLE
Textes compilés par Fernand Foisy

Des réflexions sur des sujets aussi divers que la culture, la sécurité au travail, l'amour, la jeunesse, Dieu, etc., qui s'échelonnent sur plus de 30 ans de vie syndicale active. Avec, en prime, «La journée du parfait Québécois!»



En vente chez votre libraire

L I V R E S P R A T I Q U E S

MIEUX ÉCRIRE
DANS INTERNET

François Hubert
Les éd. Logiques
Montréal, 1997, 96 pages

Un guide pratique à l'intention de tous les internautes qui ont le souci du bon français. Cet ouvrage permet à tout auteur de site Web — même s'il s'agit d'un professionnel de la langue — de mieux choisir ses outils d'aide à la rédaction en français, les correcteurs grammaticaux et les lexiques d'Internet. C'est aussi un lexique, un manuel du bien-écrire, un pense-bête qui rappelle aux internautes les termes justes, les expressions correctes et le bon usage à l'heure de la communication virtuelle.

MONOGAMIE

Adam Phillips
Traduit de l'anglais par Jean-Luc Fidel avec la collaboration de Laurence Laluyaux
Bayard Éditions
Paris, 1997, 137 pages

«Pour certains d'entre nous — les privilégiés, ou du moins les gens aisés — la

monogamie est la seule question philosophique sérieuse. Ce livre, par conséquent, est une enquête sur le mot nous», écrit d'entrée de jeu l'auteur. L'ouvrage est une suite de courtes réflexions sur l'honnêteté, la gentillesse, la sécurité, la décision, la vengeance, le désir, la loyauté, le mensonge, le risque, le devoir, la confiance, la solitude et tutti quanti. L'auteur, un thérapeute réputé, est considéré comme l'un des esprits les plus originaux en psychanalyse à l'heure actuelle.

Renée Rouan

RENAUD-BRAY
Livres & Musique
Côte-des-Neiges
Nouvelle adresse
5252, ch. de la Côte-des-Neiges.
Tél. : (514) 342-1515
Fax : (514) 342-3796
35 ans
de présence culturelle
à Montréal.
Ouvert tous les jours 8-24hrs
Adresse Internet: http://www.renaud-bray.com E-mail: vente@renaud-bray.com

LIVRES

LA NOUVELLE DU SAMEDI

SCIENCE-FICTION

La preuve par le vide

MARS LA ROUGE

Kim Stanley Robinson
Libre Expression
Montréal, 1997, 548 pages

MICHEL BÉLAIR LE DEVOIR

Mars a toujours exercé une étrange fascination sur les humains. Le dieu antique qui leur ressemblait le plus, celui de la guerre, du feu et des passions, a pris le nom de la planète rouge. Ou l'inverse, peu importe. C'est là aussi que l'homme a cru déceler les premiers signes de vie extraterrestre en imaginant un tissu de canaux desséchés sillonnant la planète. La planète rouge a rapidement engendré les petits hommes verts. Et de Ray Bradbury jusqu'à Kim Stanley Robinson, on ne compte plus ceux et celles qui ont planté sur Mars le décor de leurs chroniques et fictions les plus « authentiques » comme les plus farfelues. *Mars la Rouge* fait essentiellement partie de la première de ces deux catégories.

Avant de se mettre à écrire sa saga sur Mars (trois tomes de presque 600 pages chacun), Kim Stanley Robinson a longtemps travaillé avec les experts de la planète rouge à la NASA. Cela ne se sent tout de suite quand on ouvre *Mars la Rouge*: sa profonde connaissance de la moindre déclivité, du plus haut volcan jusqu'aux failles les plus accentuées de l'écorce bombardée de météorites, réussit à faire de la planète elle-même le personnage principal de sa série.

En fait, Robinson connaît tellement bien le terrain et ses descriptions de Mars sont si saisissantes que je me suis amusé à vérifier les déplacements de ses héros sur un cédérom (*Mars Explorer*) construit à partir des photographies prises par les sondes *Mariner* et *Viking*. Le sceptique a été confondu: tout est d'une exactitude de métronome. Les ciels mauves et ocre, les paysages à couper le souffle que Robinson invente naissent bien d'une connaissance presque intime de la planète. La simple description d'un voyage entre Pavonis Mons et Elysium Montes ou encore la découverte de la calotte polaire par les premiers explorateurs terriens de Mars sont parmi les pages les plus fortes du roman, qui ne manque pourtant pas de surprises et de rebondissements. Mais revenons plutôt à la fibre même de *Mars la Rouge*...

Terre 2

Quelque part au milieu du XXI^e siècle, ce qui tient lieu de Nations unies à la Terre décide d'envoyer cent colons sur Mars. Toutes origines confondues, *Arès*, cette nouvelle arche de Noé, rassemble des spécialistes de tous les grands ensembles politiques et économiques qui subsistent encore sur Terre. Après un voyage (presque) sans histoire, les scientifiques de tout poil — ingénieurs, médecins, géologues et climatologues — qui peuplent le vaisseau ont vite fait de le découper en petits morceaux pour créer la première base humaine sur Mars, Underhill.

Bien sûr, cela ne se passe pas tout seul. Il faut vaincre l'exigeant climat de la planète rouge. Et subsister malgré les dissensions qui frappent bientôt le groupe autour de l'hypothèse de travail du « terraforming » à longue échéance. On retrouve bientôt trois groupes. Ceux qui, littéralement, orbitent autour de la planète et qui transforment Phobos, un des petits satellites de Mars, en laboratoire. Ceux qui discutent de diverses approches mais qui souscrivent néanmoins à la

transformation de la planète. Et finalement, les rebelles, un groupe de dissidents qui a littéralement pris le maquis et qui s'amusera bientôt à saboter les installations de plus en plus complexes qui apparaissent à la surface de Mars: autoroutes, couloirs pour trains à grande vitesse, canalisations aquifères ou hôtels de luxe.

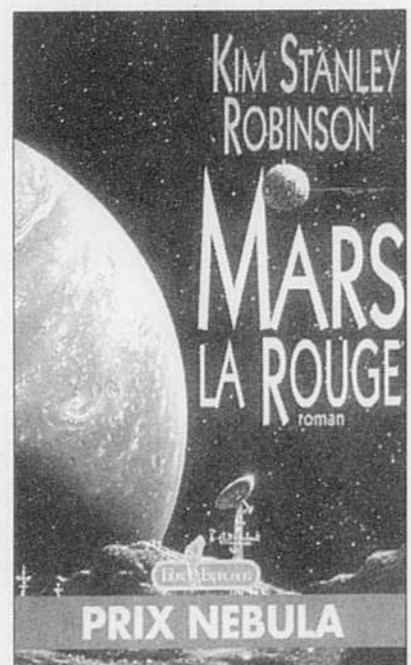
Les années passent. D'autres colons arrivent. Des villes de plus en plus énormes prennent forme à mesure que la situation s'envenime sur la Terre. Et les « transnationales » s'installent elles aussi pendant que le « terraforming » donne ses premiers résultats. La technologie aidant, le voyage Mars-Terre est considérablement raccourci avec la mise en place d'une sorte d'élévateur qui permet de rentabiliser l'exploitation des métaux rares du sous-sol martien. D'énormes machins sont mis en place pour gérer les nouvelles masses aquifères qui deviennent de plus en plus importantes. Et ce qui devait arriver arriva: Mars ne se ressemble bientôt plus. La planète est devenue aussi corrompue que la Terre. Malgré toutes leurs prouesses technologiques, les hommes n'ont finalement réussi qu'à reproduire le gâchis qui sévissait déjà sur leur planète d'origine.

Les actes de sabotage se multiplient. Les premiers arrivés, qui sont devenus les Cent Anciens, parviennent à peine à éviter la destruction totale. Et le livre s'achève dans une consécration manichéenne stéréotypée au moment où la répression triomphe d'un côté et que, de l'autre, une communauté presque idyllique vivant en symbiose avec la planète laisse croire à des jours meilleurs.

Bien sûr, on dira que la trame de ce *Mars la Rouge* donne facilement dans le cliché. Que les personnages sont minces, souvent pâles copies de héros de cinéma à la Bogart. Tout cela est vrai et bien plus encore. Mais cela ne change en rien la qualité première du roman de Kim Stanley Robinson: l'inventivité de son écriture.

Ces scénarios en rebondissements incessants, ces pantins qui apparaissent pour représenter une idée, un système ou un sentiment, ces descriptions ahurissantes de paysages déchiquetés inventés de toutes pièces, ce développement basé sur le recyclage et l'autarcie, tout cela relève d'une dynamique première visant à mettre encore plus en relief le seul véritable personnage du roman: Mars. Et c'est brillamment réussi. CQFD: preuve par le vide.

Reste à voir ce que cela donnera dans les deux tomes à venir: *Mars la Verte*, qui vient d'arriver chez les libraires, et *Mars la Bleue*, prévue pour l'hiver.



LISE GAUVIN

Ce jour-là, le réveil avait sonné comme à l'accoutumée. Il l'avait éteint consciencieusement, ouvrant juste ce qu'il fallait de paupière pour assurer la précision du geste et sa quiétude à venir. Il rentra le bras sous la couverture et se retourna vers le mur. Chaque matin, il se permettait ainsi la douce délinquance de quelques minutes supplémentaires gagnées de justesse sur le labeur des journées. Il s'appliquait alors à ne penser à rien, savourant avec volupté ce temps suspendu entre la nuit et l'espace mesuré du quotidien. Puis, après les grognements et étirements d'usage, il s'aventurait hors du lit et parvenait tant bien que mal à rassembler les morceaux épars d'un habillement digne d'un bipède civilisé et productif.

Ce jour-là cependant, il se risqua à regarder par la fenêtre un peu plus longtemps que d'habitude. C'était un de ces petits matins blêmes d'un hiver hésitant entre la brutalité tenace du froid et le printemps précoce. Un de ces matins beiges où il est impossible de savoir quoi, de la neige ou de l'oiseau, surviendra d'abord. Il s'attarda à examiner le jeu des noirs et des blancs dans l'embranchement d'un arbre, y reconnaissant la disposition exemplaire des toiles dites abstraites d'un peintre connu. Une femme passa dans la rue. De gros bas de laine donnaient à ses jambes une forme de saucissons mal ficelés. Dans sa main droite, un pan de tricot rose retenu par de longues aiguilles n'attendait sans doute que l'occasion d'un trajet d'autobus pour être poursuivi.

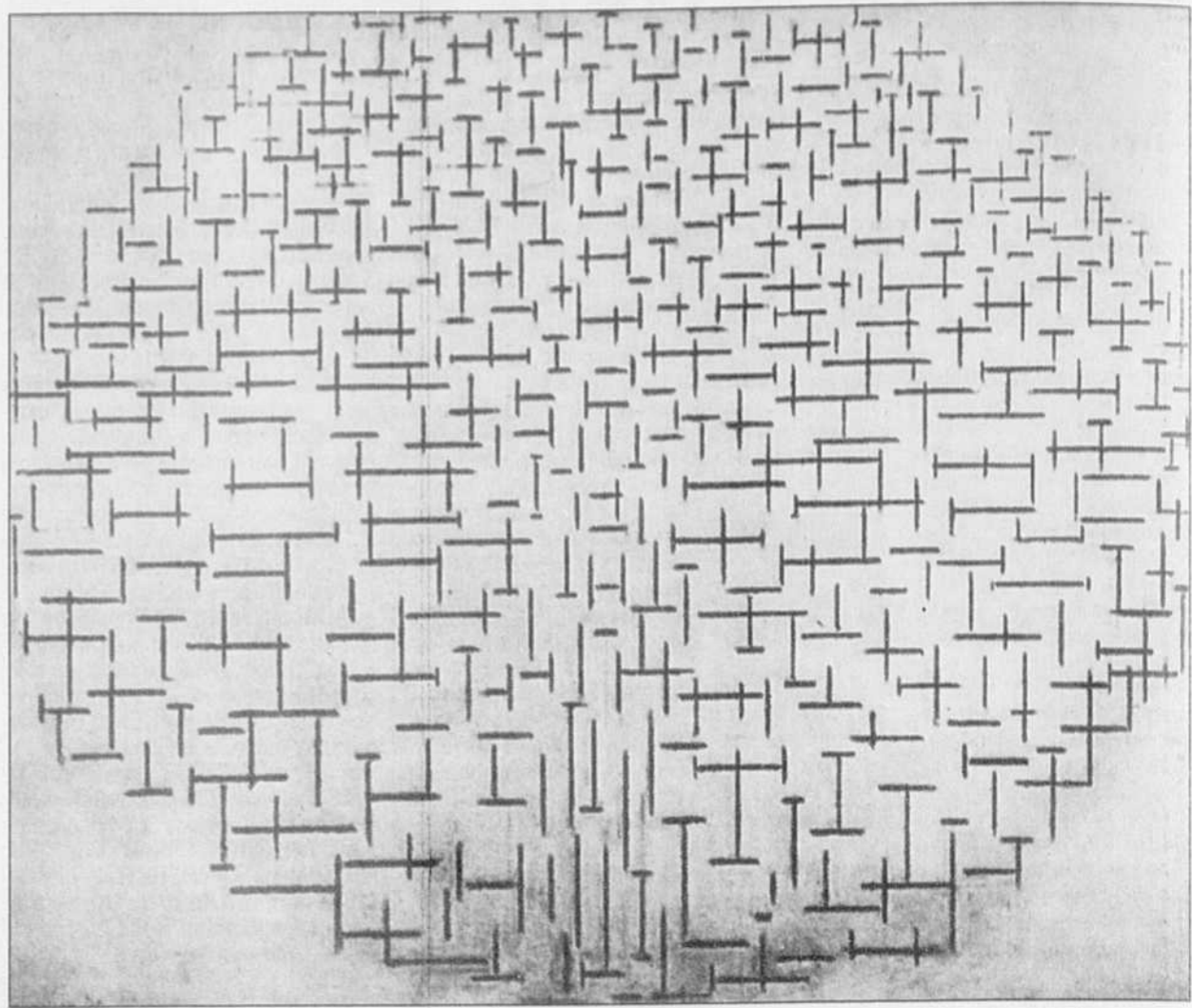
Il s'attarda encore quelques moments à la fenêtre, le temps d'apercevoir le petit monsieur chauve d'en face qui descendait l'escalier de sa demeure pour gagner sa voiture, accompagné d'un enfant qu'il irait conduire à l'école. Sa femme surveilla leur départ de la porte entrebâillée, puis ferma le paysage avant de disparaître derrière les murs de sa maison désormais silencieuse.

Image de ce rituel quotidien soudain l'irrita. Il quitta brusquement son poste d'observation et se rendit à la cuisine où, faute de pain, il se contenta de quelques biscottes trempées dans du café. Ces premiers gestes accomplis, il ne lui restait d'ordinaire qu'à parcourir rapidement les manchettes du journal du matin, s'arrêtant ensuite avec un plaisir quelque peu coupable aux proses passionnées des éditorialistes ou aux énoncés croustillants de certaines petites annonces.

Ce jour-là cependant, il négligea d'aller chercher le journal à l'heure dite sur le palier. Il s'était pourtant levé de table, avait fait quelques pas en direction de la porte d'entrée, puis s'était surpris à écouter le martèlement du pic-vert sur l'arbre du voisin. La régularité de ce bruit le fascina. Il se mit à scruter les encoches faites par le bec de l'oiseau et admira la souplesse de ce cou agité de mouvements qui semblaient mécaniques. Il en dédaigna la porte et le journal. La guérilla des relations fédérales-provinciales aujourd'hui ne le ferait pas sourire. Il acceptait momentanément de ne pas savoir, de se mettre à l'écart de cette conscience du monde toujours alarmiste qui avait causé tant de maux d'estomac à certains personnages de romans.

Il revint à la cuisine. Se servit une nouvelle tasse de café. Un coup d'œil rapide à l'horloge lui apprit qu'il était déjà neuf heures, l'heure habituelle de son départ. Il s'étonna, chercha d'abord à comprendre ce qui avait pu l'occuper tout ce temps, n'y parvint pas, puis cessa de chercher. Il songea à téléphoner pour s'excuser mais, ne

Entracte



Piet Mondrian: *Composition n° 10, 1915.*

sachant trop quelle raison invoquer, il préféra garder le silence. L'appellerait-on? Il trouva plus commode de décrocher le récepteur, car il lui apparaissait de plus en plus évident qu'il n'irait pas au bureau ce jour-là.

Il emporta son café dans la petite pièce qui lui servait à la fois de boudoir et de salle d'étude. Une immense lassitude s'empara soudain de lui et le fit s'affaler dans l'unique fauteuil noir, austère et tout de même invitant, qui, avec la table de travail, constituait le seul ameublement du lieu. C'est là qu'il avait jadis médité longuement sur les catastrophes mondiales, le sort des minorités, le statut de la femme, et même parfois aussi sur l'amour. La table était réservée aux questions plus immédiates ou plus concrètes, telle la lecture des dossiers à présenter aux divers comités dont il faisait partie, ou la rédaction de rapports, procès-verbaux et articles divers commandés par son travail. Toujours on n'avait eu qu'à louer son sens de l'efficacité, son jugement mesuré et sa capacité d'inventer des solutions aux tragédies quotidiennes du monde organisé. Il regardait maintenant avec étonnement les traces de son zèle antérieur dans les papiers classés méthodiquement sur le devant de sa table. Comme un trousseau de clefs rappelle des itinéraires passés dont on ne saurait reconstituer le parcours.

Et il se prit soudain à rêver, à la dérive d'une autre mémoire, interdite, de ce qui n'avait pas eu lieu. Un enfant le regarda, étonné, une question suspendue à ses lèvres. Une femme s'approcha de lui, lui parla, lui prend la main. Mais le rendez-vous est ailleurs et il n'ose s'y soustraire. Course affolée contre la montre qui le ramène, un cycle plus tard, vers ce même point de départ qu'il avait cru aboli. Les miroirs ont à peine changé. Les mêmes images y reflètent des paroles analogues. Les mêmes questions renvoient aux images identiques. Telle la gerboise qui dans l'espace ludique de sa cage refait éternellement l'ascension de son carrousel vertical. Jusqu'à

l'épuisement. Jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus de jouer et de jouer. Carnaval éphémère que sanctionne l'impossible fête du lendemain.

« Est-ce ainsi que les hommes vivent? », disait Aragon. « Et leurs baisers au loin les suivent. » Ce jour-là, rien ne lui semblait plus énigmatique que ces deux vers. Il renonça d'ailleurs à en creuser le sens davantage, préférant tourner le bouton de la radio pour entendre la dernière ritournelle de saison. Il chercha en vain de la musique. L'heure était aux confidences. Un historien connu racontait, comme s'il y avait assisté, la fondation d'une communauté religieuse bien en vue dans la métropole. Une dame vint ensuite relater les problèmes de parents d'enfants anormaux. Un enchaînement de musique grégorienne permit d'introduire la recette du jour, un navarin aux pommes.

Il ferma la radio. Fureta dans sa bibliothèque. Choisit un livre au hasard. Se mit à faire la lecture à haute voix, attiré par l'incantation du poème: *Je connais des étoiles qui ouvrent des sillons sinueux autour d'une solitude étale*

des étoiles qui planent comme la mouette au-dessus d'un océan d'amertume
des étoiles qui glissent sur la soie des soirs de fête jusqu'à la brisure du miroir
des étoiles qui reviennent après une longue absence prendre leur place au cœur du brasier.

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas lu de poésie. Cela lui semblait une activité de fin de soirée peu compatible avec ses préoccupations courantes. Les poètes en général l'inquiétaient, êtres étranges et hybrides, trop aimés des femmes pour ne pas être suspects. Mais il poursuivit sa lecture, ultime délit de cette journée sans histoire. Il y était question précisément d'un « jour dit » dont serait exclu celui « qui n'a point d'ombre / dans toute cette lumière ».

D'autres visages de femmes vinrent alors le hanter. Celles dont il avait oublié jusqu'au prénom, celles dont il

avait fui le regard trop vif, celles qui lui avaient tourné le dos. Celle aussi dont il avait partagé un temps le mystère. Mais l'ombre envahissait peu à peu ces bribes de passé, silhouettes passagères dont il avait peine à distinguer nettement la forme.

Il renonça à faire le point. Ferma les yeux pour mieux voir. S'étonna de l'extrême douceur des mots-images qui cette fois le sollicitèrent. Se laissa porter par ces mots, laissant à l'état d'ébauche le paysage mental qu'ils dessinaient, attentif à leur seul déroulement charnel. Le temps passa. A décliner cette succession d'instantanés libérés de l'avant et de l'après. Coïncidence imprévue du désir. Fiction sans fin du présent.

Combien de temps resta-t-il ainsi? Lorsqu'il ouvrit à nouveau les yeux, ce fut pour s'apercevoir qu'il faisait nuit. Une giboulée de mars avait laissé aux arbres sa trace scintillante. Apparemment rien d'autre n'avait bougé ni changé. Il avait simplement disparu de la scène du monde durant 12 heures.

Il s'accouda à la fenêtre et songea à un roman qui commencerait par ces mots:

« Il est minuit. La pluie fouette les vitres. Il n'était pas minuit. Il ne pleuvait pas. »

Essayiste et nouvelliste, *Lise Gauvin* est également professeure à l'Université de Montréal et directrice de la revue *Études françaises*. Elle a publié *Lettres d'une autre* ou *Comment peut-on être québécois (essai-fiction, L'Hexagone/Le Castor astral, 1984 et 1987)*. Écrivains contemporains du Québec (*anthologie en collaboration avec Gaston Miron, Seghers, 1989*) et *L'Écrivain francophone à la croisée des langues (11 entretiens, Karthala, 1997)*.

Elle tient dans *Le Devoir* une chronique des lettres francophones. *Entracte* est une nouvelle extraite de *Fugitives (Boréal, 1991)*.

LIVRES PRATIQUES

LA PART DE LA MÈRE

Geneviève Delaisi
Éditions Odile Jacob
Paris, 1997, 227 pages

Un livre percutant, émouvant! Une tranche de vie dans le service de gynécologie-obstétrique de l'hôpital Saint-Antoine, à Paris, un « voyage en maternité » qui ne saurait laisser indifférent. L'auteur, psychanalyste dans ce service, nous livre ici son carnet de bord sur une période de six mois. C'est l'histoire et le destin d'adolescentes, de jeunes mères enceintes, de femmes pauvres, souvent démunies sur le plan familial, sur le plan social, parfois sans abri, rejetées, malades et souffrantes, des femmes qui doivent se résigner à une interruption de grossesse tardive parce que l'enfant à naître souffre de malformation ou qui doivent donner l'enfant en adoption, des femmes qui meurent de cancer laissant derrière

elle, en plus du dernier-né, de jeunes enfants. Des fragments de maternité qui font mal, des épisodes de vie dramatiques qui donnent à réfléchir sur l'état de la société, de la vie à l'hôpital, de la médecine.

CES FEMMES QUI EN FONT TROP

Anne Wilson Schaeff
Traduit de l'américain
Par Johanne Forget
Les éd. Modus Vivendi
Laval (Québec), 1997, 384 pages

Cet auteur de best-sellers a écrit cet ouvrage à l'intention de celles qui en font trop, qui répondent à tous les besoins, à toutes les attentes de leur environnement, de celles qui sont constamment à la recherche de la perfection et de l'harmonie dans tous les aspects de leur vie. Truffé de cita-

tions de femmes célèbres de tous âges et milieux, d'anecdotes et de méditations quotidiennes, ce guide se veut un conseiller judicieux.

ENTRE LE CŒUR ET L'ÂME

Robert Sardello
Traduit de l'américain
Par Marie-Luce Constant
Le jour, éditeur
Montréal, 1997, 240 pages

Cet ouvrage s'intéresse en premier lieu au futur de l'âme et à sa participation à la fabrication du futur. L'amour dont il est question dans ce livre s'étend au-delà des sentiments, des émotions et des préoccupations personnelles pour englober un puissant intérêt pour l'avenir de l'humanité. Les lecteurs qui ont aimé *Le Soin de l'âme*, de Thomas Moore, apprécieront cet ouvrage qui propose de nombreuses démarches susceptibles de

conduire à l'intelligence du cœur, à la découverte du sens du chagrin, au pouvoir créatif du rêve.

LE POUVOIR SANS ABUS

Marie Valiquette
Les éd. Logiques
Montréal, 1997, 312 pages

L'affirmation « toute personne en position d'autorité abuse de son autorité » est à la base de cette réflexion. Tous, à un moment donné, à des degrés divers, consciemment ou inconsciemment, viennent à abuser du pouvoir qui leur est confié, soutient l'auteur. Dans cet ouvrage, elle propose un modèle de relation d'autorité et présente des mises en situation qui permettent de mieux comprendre la problématique du pouvoir et des relations.

LES RÊVES ÉROTIQUES

Nicole Gratton
Stanké, Montréal, 1997, 131 pages

Cet ouvrage, qui ose aborder un sujet longtemps considéré comme tabou, fait suite à *L'Art de rêver* et *Les Rêves spirituels*, deux succès de librairie signés par l'auteur. Ce troisième livre « se veut un entrebâillement dans l'intimité de nos nuits pour observer les rêves érotiques sous un angle différent ». Pourquoi faisons-nous des rêves sexuels? Comment analyser les images sensuelles pour comprendre et améliorer nos relations amoureuses? Comment composer avec le plaisir onirique pour accéder à des états d'extase de plus en plus grandes?

Renée Rowan

L'Action NATIONALE

C'est le 80e anniversaire

Revue mensuelle, 38,00 \$ par an

- Sociale, économique et indépendantiste
- Indépendante des partis politiques
- Des faits, des idées et des solutions
- 2000 pages par année
- Plus de 200 collaborateurs

425, boul. de Maisonneuve Ouest,
Bureau 1002
Montréal H3A 3G5

Téléphone: 514-845-8533
Télécopie: 514-845-8529

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mt
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

LE BOUQUINISTE
PIERRE CHAPUS
Livres anciens et d'occasion
Gravures
Philo - Littérature - Histoire
Arts - Canadiana
Les choix d'un libraire
ACHAT ET VENTE
2065, SAINT-DENIS
MONTRÉAL 842-9204

LIVRES

LE SUJET DU LIVRE

Pierre Godin. Profession: biographe.

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

De Daniel Johnson à René Lévesque, Pierre Godin est passé maître dans l'art de la biographie politique. De livre en livre, il raffine sa technique, un habile mélange d'analyse politique, de récit historique et de reportage journalistique. Il s'impose un travail de moine, mène des centaines d'entrevues, épiluche des milliers d'articles et d'archives de toutes sortes avant d'écrire. Pourtant, en bout de piste, cela donne un texte qui se lit comme un roman, avec des personnages de mieux en mieux campés et des métaphores à satiété. On ne sent étrangement pas le poids de la recherche, piège que les biographes moins expérimentés savent rarement éviter.

Mais comment diable un journaliste de carrière comme Pierre Godin peut-il s'éloigner pendant des années de la pratique quotidienne pour se consacrer à un seul personnage, fût-il René Lévesque?

«C'est parce que je m'ennuyais dans l'écriture de livres. Je crois que le journalisme, au Québec, vit des années sombres. Ça me rappelle parfois les années 50. Les journalistes font leur métier du mieux qu'ils peuvent. Mais il n'y a plus de vision à la tête des entreprises de presse. Il n'y a que très rarement de grandes enquêtes. Il n'y a plus de cohérence, plus de direction de l'information, plus de vrais débats. Au fond, les journalistes sont un peu le miroir de la société. Et comme nous vivons dans une société arrêtée, l'information est nécessairement arrêtée.»

Malgré ce jugement sévère sur le présent, ce n'est pas par nostalgie que Pierre Godin s'est lancé dans cette monumentale biographie de René Lévesque. «Évidemment, c'était un politicien comme il ne s'en fait plus. Les politiciens d'aujourd'hui sont tulle-

ment ennuyants et insipides que les journalistes ont dû, à la dernière campagne fédérale, s'en fabriquer un, un vendeur d'espoir, Jean Charest. Lévesque incarne presque à lui seul le désir d'affranchissement des Québécois, notre désir de ne plus être un petit peuple, d'en finir avec l'adage "ne pour un petit pain". C'était un politicien sincère. L'idée d'écrire sa biographie s'est imposée naturellement.»

Un homme distant

Étonnamment, Pierre Godin n'entretenait pas de rapports privilégiés avec René Lévesque. «D'un point de vue personnel, ce n'était pas quelqu'un qui m'intéressait particulièrement. Il était assez distant avec les journalistes, moins chaleureux, en tout cas, qu'un homme comme Robert Bourassa. C'est son personnage qui m'intéressait. C'est un grand leader charismatique qui possède tous les traits de ces grands leaders charismatiques, y compris la propension à "consommer" plusieurs femmes.»

Sur le plan de l'écriture, Godin considère la biographie comme le prolongement naturel du journalisme. «Bien sûr, on doit travailler dans un cadre assez rigide, assez rigoureux. Il y a des lois propres au genre. Mais la biographie permet aussi une grande liberté.» Cette grande latitude, Godin la démontre avec de plus en plus d'éloquence. De la même manière qu'un romancier, il creuse ses personnages, leur donne une grande profondeur. Son Parizeau, entre autres, est particulièrement réussi...

De Johnson à René Lévesque, Godin est devenu, par la force des choses, un spécialiste des Trente Glorieuses, de l'âge d'or du Québec. Maintenant qu'il maîtrise à ce point cette période de l'histoire du Québec, qu'entend-il en faire? L'idée de s'en inspirer pour créer une œuvre de fiction sourit de plus en plus à Pierre Godin. Pour l'instant, toutefois, il n'en est pas là.

Le second tome de sa biographie de René Lévesque, *Héros malgré lui*, fait 721 pages et couvre la période de 1960 à 1976. On y revoit les grandes réalisations de «l'équipe du tonnerre» de Jean Lesage, la démission fracassante de Lévesque et la création du Parti québécois, la Crise d'octobre, ses défaites électorales, les débuts de sa passion amoureuse pour Corinne Côté. Le troisième tome racontera les années de pouvoir, de l'extase à l'agonie. Godin promet des révélations fracassantes sur les derniers jours de René Lévesque à la tête du Parti québécois. La fragilité et la vulnérabilité de l'homme apparaîtront.

On pourrait croire qu'après toutes ces années, René Lévesque n'a plus de secrets pour Godin. On aurait tort. Il y aura toujours une part d'ombre chez Lévesque, un aspect insaisissable.

Dans *Héros malgré lui*, les tensions entre Parizeau et Lévesque apparaissent très clairement. Et, comble de l'ironie, leur bataille se poursuit aujourd'hui... même en librairie. A quelques jours du lancement de René Lévesque - *Héros malgré lui*, Jacques Parizeau lançait un retentissant essai intitulé *Pour un Québec souverain*.



Pierre Godin
ARCHIVES LE DEVOIR

La souveraineté politique de l'individu

FIGURES DE LA SOUVERAINETÉ
Nietzsche et la question politique
François Leroux
Hurtubise/HMH
Coll. «Brèches», 1997, 341 pages

AU DELÀ DU RESENTIMENT
Réplique à Marc Angenot
Jacques Pelletier
XYZ, coll. «Documents»
1996, 98 pages

On a dit de lui qu'il était le dernier des philosophes ou qu'il inaugurerait au contraire une nouvelle ère de la philosophie. Qu'il était un fou ou un génie, un visionnaire ou un tortionnaire de l'esprit. On a vu dans ses écrits du fascisme, du nombrilisme, du machisme, alors qu'il est le plus dévouant et le plus insaisissable des penseurs. Et le plus commenté. Philosophe contre les philosophes, Nietzsche fut un être de langage au sens de la philosophie «antique» — un philologue si l'on

le» ne se limite pas à un programme et ne ressemble en rien à une doctrine, et ceux qui, voyant le mot «souveraineté» dans le titre de l'ouvrage de M. Leroux, espèrent y trouver un encouragement à une forme ou une autre de nationalisme devront déchanter. Pour l'auteur de *Gai Savoir*, l'analyse politique a comme corollaire l'ébauche d'une utopie, l'évocation d'un avenir marqué par la transmutation des valeurs. Qui dit utopie dit changement de cadre; qui dit changement de cadre dit débordement; et qui dit débordement dit drame.

Il faut donc lire la réflexion de Nietzsche sur le plan politique dans le cadre de la «fabuleuse dramatisation» qui fut la sienne et qui trouva dans *La Naissance de la tragédie*, donc très tôt, sa première articulation: la figure du génie. Cette figure, nous dit François Leroux, est un appel à la mémoire. Pour Nietzsche, en 1872, il y a

péril en la demeure de la communauté des hommes. Le retour à la tragédie grecque s'impose comme une nécessité dans une conjoncture marquée par la montée de l'État, l'atomisation d'une société où triomphe l'individualisme le plus affaiblissant, et le faux optimisme d'une culture dite du progrès (on dirait aujourd'hui: du consensus). Le «sérieux terrifiant» de l'humanité antique doit servir, aux yeux de Nietzsche, d'antidote aux illusions du rationalisme et à la violence des nations et des États.

Dans *La Naissance de la tragédie*, le philosophe affirme que le «peuple» se définit essentiellement par ses génies, c'est-à-dire les grands figures qui lui permettent d'être confronté à ses cruelles vérités. Par un travail de deuil qui cherche à faire renaître l'héritage dionysiaque des Grecs, que la culture de l'époque de Bismarck et du II^e Reich avait enterré, Nietzsche engage à renouveler la mémoire collective des hommes. Il va sans dire que ce renouvellement est tout sauf statique. L'identité d'une communauté est envisagée, dans la perspective crypto-politique qui est celle du premier Nietzsche, comme une œuvre à accomplir et non comme le repli sur des traits de personnalité déjà établis.

A cette figure du génie seront plus tard associés deux autres figures de la souveraineté: celle du surhomme, c'est-à-dire de celui qui, par une *Généalogie de la morale*, pourra, tel un géologue ou un archéologue, déconstruire les valeurs sur la stratification desquelles reposent les contradictions de son époque; et celle, enfin, de



Zarathoustra, qui servira d'aboutissement et de signature à un Nietzsche de plus en plus travaillé par le caractère autobiographique de son œuvre.

Ce qui est en cause, en effet, dès le début chez Nietzsche, et qui s'amplifie jusqu'à la fin, jusqu'à *Ecce Homo*, c'est le nœud gordien que constitue la rencontre, sur une table de vivisection philosophique, d'une généalogie des valeurs morales et d'une écriture à visée utopique, d'un passé et d'un avenir. Nœud gordien que vient trancher la «souveraineté de l'individu» (titre d'un ouvrage de Michel Morin paru en 1992 aux Herbes rouges). A la jonction du politique (au sens large) et de l'autobiographique, il y a ce projet sous forme d'aphorisme, qui résume l'œuvre: devenir ce que l'on est. La souveraineté est quelque chose que l'on acquiert, que l'on conquiert, aux dépens de soi-même et de la morale de son époque.

Figures de la souveraineté est le fruit d'une longue recherche qui traduit une compréhension globale de l'œuvre de Nietzsche. L'ouvrage intéressera au premier chef les philosophes et, naturellement, les exé-

gètes de l'auteur de *Par-delà le bien et le mal*. Il appert que l'on n'a pas encore fait le tour d'une pensée qui a remarquablement anticipé (et dramatisé) les enjeux d'un siècle, le nôtre, qui va s'épuiser avant elle.

En ce sens au moins, le travail de M. Leroux a des implications qui débordent le strict cadre philosophique. Aussi, les non-philosophes de formation apprécieront les courtes synthèses que l'auteur a placées à la fin des différents chapitres et qui ont pour but évident de faciliter la tâche de tous ceux à qui l'œuvre nietzschéenne des vrait parler — et ils sont nombreux — mais que les problèmes de vocabulaire et d'accessibilité propres au discours philosophique et au travail universitaire pourraient rebuter.

D'une mauvaise lecture de Nietzsche

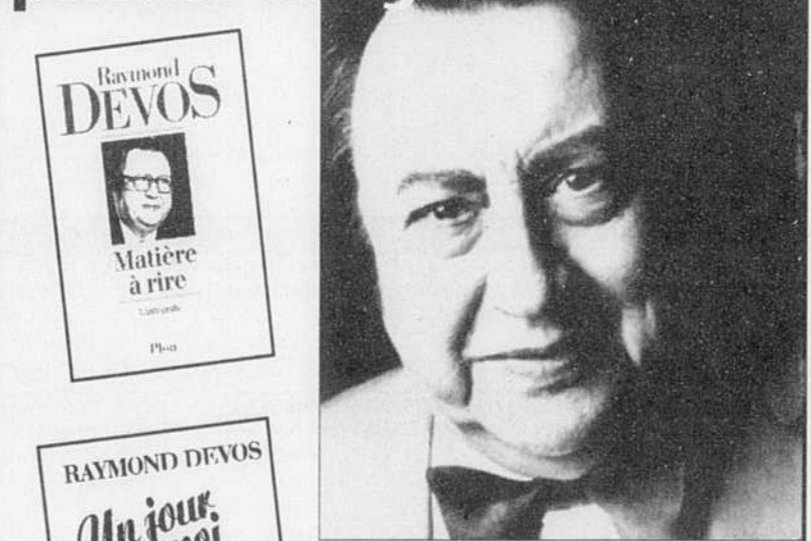
Si l'on doit rétenir un seul enseignement de l'œuvre de Nietzsche, c'est ceci. On ne peut pas remplacer une morale par une autre morale, une tyrannie par une autre tyrannie. Bien plus, si l'esclave prend le discours du maître et s'il en triomphe, ce n'est qu'un transfert de tyrannie. Il faut aller au-delà de la morale (ou de ce qui en tient lieu), il faut aller ailleurs et d'une façon différente. La souveraineté individuelle devient alors une exigence collective. Et la communauté des hommes en devenir ne peut se construire, comme ce fut en bonne partie le cas pour les États-nations et le nationalisme, sur le ressentiment.

C'est ce que disait d'ailleurs Marc Angenot dans son avant-dernier ouvrage, *Les Idéologies du ressentiment*. Mais pour Jacques Pelletier, Nietzsche a élaboré une philosophie au service de la domination, une théorie des élites. Du moins, c'est ce qu'il soutient dans un petit livre paru à la fin de l'an dernier, *Au-delà du ressentiment*, qui est une réplique à la thèse d'Angenot. Si tout n'est pas de cette eau dans ce court essai polémique qui vise à revaloriser le nationalisme québécois, on mesurera facilement, à l'aune du travail de François Leroux, combien la lecture de Nietzsche que fait M. Pelletier est réductrice, voire inexacte et fautive.



Robert Saletti

RAYMOND DEVOS persiste et signe...



Venez le rencontrer
au 4380 St-Denis
le jeudi 3 juillet
de 12h30 à 13h30.

Champigny

GRANDE SURFACE
4380 St-Denis
Ouvert 7 jrs de 9h à 22h
(514) 844-2587 1-800-817-2587
Station Mt-Royal

SUCCURSALES
371 Laurier ouest 276-2587
Mail Champlain 923-2587
Carrefour Angrignon 365-2587
Centre Laval 682-2587

MEILLEURES VENTES

Toute catégories

Pour un Québec souverain
Jacques Parizeau, VLB éditeur

Romans étrangers

1- *Les Vendanges tardives*
Françoise Dorin, Plon
2- *Pour que triomphe la vie*
Barbara Taylor-Bradford, Albin Michel
3- *La Conspiration Trewayne*
Robert Ludlum, Robert Laffont

Romans québécois

1- *Marie Mousseau 1937-1957*
Denis Monette, Edition Logiques
2- *La Chair du maître*
Dany Laferrrière, Lanctôt éditeur
3- *Maïna*
Dominique Demers,
Québec/Amérique

Essais, documents

1- *Pour un Québec souverain*
Jacques Parizeau, VLB éditeur
2- *Michel Chartrand, les direx d'un homme de parole*
Fernand Foisy, Lanctôt éditeur
3- *René Lévesque, un héros malgré lui (tome 2)*
Pierre Godin, Boréal

Formats poche

1- *Je mange, donc je maigris!*
Michel Montignac, J'ai lu
2- *L'Homme flambé / Le Patient anglais*
Michael Ondaatje, Points roman
3- *L'Alchimiste*
Paolo Coelho, J'ai lu

Jeunesse

1- *Dragon ball n° 25, Piccolo*
Akira Toriyama, Glénat
2- *Un œuf étrange venu de Mars*
R. L. Stine, Héritage
3- *Dodo des animaux*
Gilles Tibo et Sylvain Tremblay,
Héritage

Relevé mensuel de L'Association des libraires du Québec

PARTEZ À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

avec les ÉDITIONS DU TRÉCARRÉ

Charlevoix, *Joyau du Québec*
Alain Dumas, Yves Ouellet
49,95 \$

LES ÎLES DU SAINT-LAURENT
André Croteau 49,95 \$

Amérindiens et Inuits, *Guide culturel et touristique du Québec*
Michel Noël
29,95 \$

Le fjord du Saguenay, *Merveille du Québec*
Alain Dumas, Yves Ouellet
49,95 \$

LES PARCS DU QUÉBEC
PAR MONSIEUR LES MERVEILLES
André Croteau 49,95 \$

L'ESTUAIRE DU SAINT-LAURENT
ET SES JARDINS SECRETS
Jean-François Hamet, Annie Mercier
49,95 \$

Québec la capitale
29,95 \$

Les MUSEES DU QUÉBEC
400 MUSEES à visiter
André Croteau 19,95 \$

EN VENTE PARTOUT

Aux Beaux Dimanches,
Les Ailes du Feu
de
Philippe Leduc
une symphonie un roman
Stanké

Le dimanche 6 juillet
21h30
Radio-Canada
Télévision

LE DEVOIR

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

RUPERT

Un dessin animé tout à fait charmant qui met en scène un petit ours ayant une prédisposition pour l'aventure. C'est britannique; la qualité de la traduction est très bonne.

Canal Famille, 8h

HISTOIRES DE HONG-KONG

Petits portraits ou tableaux sur la vie quotidienne des habitants de Hong-Kong, à la veille de la rétrocession à la Chine.

RDI, 20h

ON AURA TOUT VU

Un petit original du zoo de Saint-Félicien doit la vie à une vache; la préparation d'un repas en forêt; une compagnie d'art subaquatique qui sort de l'ordinaire.

Télé-Québec, 20h30

MR. BEAN

Parions que le sympathique personnage devra encore une fois affronter un obstacle qui mettra ses qualités à l'épreuve!

PBS-57, 21h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

ELLE ET LUI

(4) (He Said, She Said) É.-U. 1991. Comédie sentimentale de K. Kwapis et M. Silver avec Kevin Bacon, Elizabeth Perkins et Sharon Stone. Après leur rupture, deux animateurs de télévision liés sentimentalement racontent à des amis une version différente de leur vie de couple.

TVA 20h30



ROBBY, KALLE ET PAUL

(4) All. 1988. Comédie de mœurs réalisée et interprétée par Dani Levy avec Frank Beilicke et Josef Hofmann. À la suite de diverses déceptions, trois célibataires qui partagent le même appartement décident de ne plus recevoir de filles.

TQ 21h

LES PROIES

(4) (The Beguiled) É.-U. 1970. Drame psychologique de D. Siegel avec Clint Eastwood, Geraldine Page et Elizabeth Hartman. Un soldat nordiste blessé trouve refuge dans une pensionniste pour jeunes filles.

Canal D minuit

Table of TV channels and programs for Saturday, including columns for CANAUX, 16h30, 17h00, 17h30, 18h00, 18h30, 19h00, 19h30, 20h00, 20h30, 21h00, 21h30, 22h00, 22h30, 23h00, 23h30.

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

GRAND PRIX DE FRANCE

Jacques Villeneuve saura-t-il, après sa mésaventure de Montréal, se rapprocher de la première place?

RDS, 8h

COUSTEAU

Présentation d'une entrevue que Robert-Guy Scully avait réalisée avec Jacques-Yves Cousteau, explorateur du monde sous-marin, décédé cette semaine.

RDI, 9h30

BOUILLON DE CULTURE

Antoine de Baecque et Serge Toubiana pour François Truffaut, François-Marie Banier pour Past Present et Jean-Pierre Soisson pour Charles le Téméraire.

TV5, 20h30

KIRI TE KANAWA:

VOIX DES ANTIPODES

Documentaire musical dans lequel le soprano néo-zélandaise Kiri Te Kanawa retrace les grandes étapes de sa carrière.

Radio-Canada, 21h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



LA CITÉ DE LA JOIE

(4) (City of Joy) G.-B. 1992. Drame social de R. Joffé avec Patrick Swayze, Om Puri et Pauline Collins. Un médecin américain en visite à Calcutta est recruté par une infirmière bénévole qui soigne les démunis dans un quartier pauvre.

TQ 21h

NOTRE DERNIÈRE VALSE

(4) Dan. 1989. Comédie dramatique de K. Rostrup avec Frits Helmuth, Ghita Norby et Mikael Helmuth. Au cours d'une fête, un ouvrier à la retraite se remémore sa vie commune avec sa femme.

TQ 21h

BARTON FINK

(3) É.-U. 1991. Comédie dramatique de J. Coen avec John Turturro, John Goodman et Judy Davis. Plusieurs malheurs s'abattent sur un dramaturge à succès lorsqu'il se rend à Hollywood pour y écrire son premier scénario de film.

TQ 22h30

LA PEAU DOUCE

(3) Fr. 1964. Drame psychologique de F. Truffaut avec Jean Desailly, Françoise Dorléac et Nelly Benedetti. La liaison d'un homme marié avec une hôtesses de l'air a des conséquences tragiques.

SRC 22h45

Table of TV channels and programs for Sunday, including columns for CANAUX, 16h30, 17h00, 17h30, 18h00, 18h30, 19h00, 19h30, 20h00, 20h30, 21h00, 21h30, 22h00, 22h30, 23h00, 23h30.

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

LES ARTS

EXPOSITIONS

Les Documenta de Kassel

Dix éditions guidées par l'histoire et la politique

LE MONDE

Depuis 1955, d'abord tous les quatre ans, maintenant tous les cinq ans, la ville de Kassel, en Allemagne, organise une gigantesque exposition consacrée à l'art contemporain connue sous le nom de *Documenta*. La présente édition rassemble cent vingt artistes, durera cent jours et aura à chaque journée au moins un invité. C'est la Française Catherine David qui est la commissaire responsable de cette manifestation «dépouillée» dans la ville: gare, halle, musées, théâtre et autres lieux publics.

La *Documenta* est, avec la Biennale de Venise, l'événement-phare de l'art contemporain. Rappel est ici fait des dix *Documenta*.

■ *Documenta I* (1955). L'artiste et enseignant Arnold Bode et l'historien d'art Werner Haftmann créent à Kassel (ancienne capitale de la Hesse) la *Documenta* dans le dessein de ramener sur la scène allemande un art mis à l'index sous le nazisme. Six cents œuvres de Picasso à Warhol y sont présentées. Succès avec 130 000 visiteurs.

La *Documenta* est, avec la Biennale de Venise, l'événement-phare de l'art contemporain

■ *Documenta II* (1959). Plus tournée vers la création contemporaine, elle accueille une exposition controversée de sculptures. La sérigraphie et la peinture abstraite géométrique répondent, en pleine guerre froide, au réalisme socialiste.

■ *Documenta III* (1964). Les maîtres du modernisme sont à l'honneur au détriment du pop art et du nouveau réalisme. Critiques violentes. Première apparition de Joseph Beuys. Création d'une section design et d'Aspekt 64, qui met en valeur de jeunes artistes.

■ *Documenta IV* (1968). Arnold Bode confie au Néerlandais Jan Leering la principale exposition autour des artistes du Colour Field américain. La guerre du Vietnam provoque une réaction anti-américaine. Installations et performances. La *Documenta* est remise en cause lors d'un débat mouvementé. Deux cent dix mille visiteurs.

■ *Documenta V* (1972). L'iconoclaste Harald Szeemann, ancien directeur de la Kunsthalle de Berne, tourne la manifestation vers l'art conceptuel et les expériences. L'analyse du processus artistique plutôt que la mise en valeur de l'œuvre est un des sujets de la *Documenta* la plus mémorable.

■ *Documenta VI* (1977). Manfred Schneckeburger imagine un programme où s'affirme la photographie (avec un espace propre). Il met aussi en valeur le cinéma et la vidéo. Trois cent trente cinq mille visiteurs.

■ *Documenta VII* (1982). Rudi Fuchs, responsable du musée d'Eindhoven, considère l'exposition comme une sorte de «temple» où l'on vient se recueillir devant la peinture postmoderne. Sept mille chênes plantés par Beuys (symbole de la renaissance de l'Allemagne) marqueront l'édition.

■ *Documenta VIII* (1987). Manfred Schneckeburger retourne à la tradition de «la dimension historique et sociale de l'art». L'espace urbain, l'environnement, la mémoire sont au cœur des œuvres. Cinq cent mille visiteurs.

■ *Documenta IX* (1992). Traditionnellement vouée à l'art occidental et à la confrontation Est-Ouest, cette *Documenta* s'ouvre à d'autres continents, en s'appuyant sur le concept d'«altérité». Six cent mille visiteurs.

■ *Documenta X* (1997). La Française Catherine David présente 120 artistes. Retour aux sources avec un art «inscrit dans un contexte historique et politique». Cent artistes débattront avec le public.



Documenta X. Extrait de l'une des œuvres présentées à Kassel, *Drawing from Felix in Exile*, de William Kendridge, 1994.

ARTS VISUELS

Corps à corps

Corps de l'image et image du corps, le tour de passe-passe est désormais facile

CORPS ET EMPREINTE
Galerie Samuel Lallouz
4295, boulevard Saint-Laurent
Jusqu'au 15 juillet

BERNARD LAMARCHE

Encore le corps, me direz-vous? Encore, pensez-vous, alors que les murs du Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) viennent tout juste d'être délestés des photographies de l'exposition *Objectif corps*? Aussi serez-vous peut-être enclins à déplorer cette initiative de la galerie Samuel Lallouz de nous présenter, pour une énième reprise, des vues du corps? A ces interrogations en forme d'inquiétude, je serai obligé de répondre par l'affirmative. Effectivement, Lallouz convie les cellules de votre corps à se croiser avec celles des corps que dix-sept artistes réunis pour cette exposition ont construits à travers leurs productions respectives. Une invitation produite sous le titre (par trop vague) de *Corps et empreinte*.

Entreprise commerciale, supputez-vous? En effet, depuis un moment, à Montréal, les galeries commerciales ajustent leurs expositions à celles des grands musées. Lallouz l'a déjà fait l'an dernier avec Louise Bourgeois, simultanément avec la rentrée de cette dernière au Musée d'art contemporain de Montréal (MACM), et la Galerie Dominion plus récemment rééditait la coïncidence en présentant des œuvres récentes de Joe Fafard au moment où le MBAM lui accordait une rétrospective. Le coup n'est certes pas condamnable dans la mesure où, s'il peut contribuer à faire circuler des œuvres, compléter des points de vue ou en proposer d'autres, il ne saurait qu'attirer l'approbation. Surtout que dans cette exposition, rares sont les œuvres qui lassent rapidement le regard.

Répétitions obsessionnelles? Vous vous convaincrez peut-être que les artistes, plus que le reste de l'humanité, sont aux prises avec le corps et y reviennent, faute de mieux. A cette observation péchant par simplisme, il sera facile de rétorquer que pas plus qu'ailleurs les artistes n'abordent le corps.

On n'a qu'à regarder autour pour voir le corps martelé de toutes parts afin qu'il vive mieux, plus vieux, en meilleure santé, qu'il affiche son *sex-appeal*, moulé ou prestement dénudé par le code vestimentaire, ou sculpté de courbes de plus en plus taillées sur mesure. Celui-là, ce corps musclé par tant de machineries, ce corps somme toute nivelé, rendu semblable aux autres par souci d'apparences, vous remarquerez que rarement la production artistique le dédoublera. Plus souvent, elle le reformule. Inversement, les artistes ne négligent pas le corps malade, diminué par la fatigue, psychologiquement et physiquement atteint par les insoutenables impératifs de la vie ou la non moins insoutenable légèreté des êtres qui la meublent.

Corps et identité

Mythe à déconstruire s'il en est un, on parle souvent de l'art comme d'un simple «reflet» du social, ce qui revient sournoisement à retirer aux artistes tout rôle transformateur. D'un autre côté, moins fantasque et plus ardu, on dit souvent la difficulté pour les artistes de produire des images qui parviendront à ne pas être tout simplement avalées par l'abondance iconographique d'un monde dominé par l'image.

Or, d'un côté comme de l'autre, si l'on enjambe le paradoxe que le rapprochement entre ces deux affirmations révèle, c'est le statut accordé à l'image (artistique) qui est en jeu, et d'une certaine façon, l'«image» des images. On parle ici d'identité: cette vaine mais impérative condamnation à devoir correspondre à quelque chose, à un style, à un idéal, à une marque de commerce, etc. Condamnation, encore, dont le corps n'arrive pas à se défilier. Corps de l'image et image du corps, le tour de passe-passe est désormais facile.

Au moment où la propriété des discours sur l'art et les productions visuelles est disputée dans plusieurs facultés universitaires, la lame fine qui départage les productions d'art des autres n'est pas moins éparse. Et on ne parle pas ici d'une immixtion de la vie dans le domaine de l'art. Il faudrait d'abord définir ce qu'est la vie, en trouver une seule qui soit réellement «authentique» pour pouvoir prétendre l'avoir saisie.

Pas question de retomber non plus dans les vieilles théories de psychologie style années 60, où l'on scindait la vie en deux pôles factices, l'écran du social venant masquer les troubles intérieurs de l'être. Du «théâtre de la vie» — sans son côté grandiloquent, cette expression pourrait reprendre du service —, l'art retient aujourd'hui les aspects

qui le dénoncent comme construit: entre autres la mascarade, les stéréotypes, les rôles et... le corps comme lieu de constitution du sujet.

Un grand théâtre

Toutes ces tendances sont inscrites dans les discours sur la différence qui assurent au monde de ne pas devenir, justement, un seul et unique grand théâtre soumis aux mêmes lois. C'est un peu ce que les œuvres de cette exposition mettent en avant une fois réunies.

Difficile de ne pas succomber aux charmes de cette membrane de latex rouge, faite de ballons de baudruche partiellement dégonflés, qui ondoie dans la vitrine de la galerie qui a pignon sur rue. Cette œuvre de Kari-lee Fuglem, avec l'autre en vitrine, de vibrants appendices de latex, retient irrésistiblement le passant.

L'engendrement solitaire, elle-même, gardant (1993), de Nell Tenhaaf, une boîte lumineuse au format allongé, représentant une tranche de corps criblé de motifs symboliques et de cellules démultipliées, reprend ce regard biologique, proche, cette fois, du controversé sujet de la génétique.

Aux côtés d'une œuvre de Nicole Jolicœur, de sa série sur Clérambault, un des précurseurs de la psychanalyse au XX^e siècle. Spécialiste des tissus, on redécouvre ses écrits depuis une dizaine d'années, utiles entre autres autour de la question du fétichisme des étoffes. Jolicœur emprunte ainsi une iconographie de la symptomatologie.

De la séquestration mortifère du corps par la maladie, Naomi London retient les béquilles dont elle a tiré de sensibles esquisses. Reste la captivante notion de la citation en art contemporain.

A ce sujet, l'exposition n'est pas en reste. Dany Leriche, de France, reprend la composition d'une toile de Cranach, où elle remplace le corps du cupidon par un modèle féminin. Ici, la précision du grain photographique et la finesse des rendus et textures l'emportent.

Hormis le déplacement de la peinture à la photographie, on pense plus près de nous au travail de Chuck Samuels, peut-être moins explicitement séducteur. Dans la même veine, une œuvre de Sorel Cohen, une des meilleures séries qu'elle ait produites, que l'on avait vue entre autres dans l'exposition *Le Geste oublié*, du MACM, en 1987, où elle condensait en photographie l'étude photographique du mouvement par Muybridge et les torsions du corps des toiles de Francis Bacon.

Valérie Lamontagne prend quant à elle au mot l'expression *Pussy Cat*, en montrant le sexe féminin photographié en présence d'un chat noir au regard directement lancé vers nous, image accompagnée des mots qu'elle illustre humoristiquement, inscrits en lettres hirsutes. Pour reprendre la question de la citation, on pourrait penser ici à l'*Olympia* de Manet.

Côté politique, bien que l'œuvre de Lamontagne n'y soit pas tout à fait étrangère, on retrouve Carolee Schneemann, une des artistes extrêmement importantes pour l'histoire de la performance et de l'art féministe depuis les années 60, avec une pié-

ce semblable à celle présentés au MBAM cet hiver, et aussi Rob Wynne, dont la pièce, *Je crois que leurs sentiments à mon égard sont plus près du respect que de l'affection*, traite, sous un mode kitsch, de l'altérité.

Les fictions de facture baroque de Diana Thorneycroft (Winnipeg) explorent, dans des compositions photographiques touffues, faites de surimpressions et d'amoncellements de poupées et d'autres objets, des univers fantasmatiques où la sexualité est redéfinie en termes (plus ou moins soft) de fétichisme. Le diptyque *Twin* tend de plus à confondre les genres (masculin/féminin) par un jeu de mutation des organes génitaux.

Restent des pièces de Laurel Woodcock, un petit bijou conceptuellement parlant (*stormy weather*, 1997), de Sylvie Bélanger, un paravent miniature fusionnant l'image d'un corps aux vagues d'une étoffe soyeuse, très séduisante également, et les dessins et collages multiples de Faith Wilding, de nature surréaliste. Aussi à mentionner, les œuvres photographiques de Joan Jonas, et une dernière, de Kari Ito, des fragments de latex issus d'un costume lors d'une performance à la galerie Optica, en 1996.

Assurément une exposition à faire blêmir les corps du MBAM. Au fait, c'est vrai, on n'a pas parlé des corps envieux. Une prochaine fois, sans doute.



SOURCE: MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Lakshmi, 1992, une œuvre de l'artiste français Dany Leriche, qui reprend la composition d'une toile de Cranach. Ici, la précision du grain photographique et la finesse des rendus et textures l'emportent.

GALERIE DE L'UQAM 1400, RUE BERRI, SALLE J-R120
PIERRE BOURGAULT
L'HORIZONTALE IMAGINÉE
Commissaire invitée: Claire Gravel
Dernière journée

MICHEL GOULET
Un signe de la main
Jusqu'au 6 juillet 1997
Dernière semaine
Centre international d'art contemporain de Montréal
314, rue Sherbrooke Est
Du mercredi au dimanche
De midi à 18h
Tél.: 288-0811
LIBERTÉ YOGOURT

LES BEAUX-DIMANCHES AU FORT-LENOX
UNE PRÉSENTATION DE:
LE CANADA FRANÇAIS LE DEVOIR
Caméléon 104.1 FM
DES ACTIVITÉS POUR TOUTE LA FAMILLE, TOUTES LES DIMANCHES.
CE DIMANCHE 29 JUIN LA GRANDE ENVOLEE
spectacles et ateliers de cerfs-volants.
LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENOX SAINT-PAUL-DE-L'ILE-AUX-NOIX (514) 291-5700
AUTOROUTE 15 SORTIE 21 OU 6 OU ROUTE 223 SUD
Richelieu Paul Claude Bérubé AVOCAT

Nota:

Oubliez toutes ces moches magouilles et rafraîchissez-vous l'âme en allant voir l'exposition de l'architecte brésilienne Lina Bo Bardi, au Pavillon de design de l'UQAM. Ça finit ce soir et reprend en septembre...

FORMES

Financiers, gardez vos maquettes

SOPHIE GIRONNAY

Le 28 mai, la Caisse de dépôt et de placement annonçait son désir de voir la zone entourant le Palais des Congrès de Montréal devenir une cité internationale. Et dans la foulée, elle présentait un plan d'urbanisme et de paysage signé Gauthier, Guité, Roy.

Samedi dernier, rebelote: cette fois, c'était le club des Expos qui voulait réanimer le centre avec la construction d'un stade de baseball. En lançant son ultimatum:

«Un nouveau stade, ou on s'en va»

le président du club Claude Brochu dévoilait, pour notre bénéfice, le stade qu'il avait commandé chez Daniel Arbour et associés. Du moins, sa maquette. Un projet de 250 millions de dollars, une occasion à saisir.

C'est trop de bonté, messieurs de la finance, mais permettez qu'on réfléchisse... Il se peut que vos idées soient bonnes: une cité, un stade, pourquoi pas? Je laisse à d'autres le soin d'en débattre... Mais vos maquettes, gardez-les!

Un procédé à dénoncer

Il faut dénoncer cette tactique barbare par laquelle des financiers utilisent les services d'architectes pour gagner l'opinion publique à leur cause. Les «œuvres» qui résultent de cet exercice de coup de force, concoctées dans le dos du public par des firmes mercenaires, sont des outils promotionnels, dessinés pour vendre une idée d'affaires. Et en aucun cas constituent-elles le meilleur projet possible de conception architecturale ou le plan d'urbanisme le plus intelligent. Rapillage de vieux clichés formels, ficelles racoleuses: tels sont les ingrédients de conception qui entrent dans la recette. Confondre la maquette de Daniel Arbour et associés avec un vrai travail d'architecture, c'est prendre un publi-reportage pour une nouvelle de Calvin.

Or, si l'idée de stade ou de cité était finalement adoptée, elle serait moulée à tout jamais dans cette forme affreuse, dictée par des impératifs étrangers à la qualité architecturale. (Le projet de M. Brochu, tel que modelé par Daniel Arbour, sera présenté sous peu à la Ville, m'affirme Sylvain Forté, responsable du projet chez Arbour.) Et là, ça devient catastrophique.

Le stade beignet

C'est quand on se compare qu'on se désole!

Partout dans le monde, actuellement, l'architecture vit un âge d'or et les stades neufs qui se construisent bénéficient de ce courant. Quel bel exercice de design, en effet, que celui



Un stade ça peut avoir l'air de ça, aussi. Pour Charléty, à Paris, Bruno et Henri Gaudin se sont inspirés de l'ossature des dinosaures, et des mâtures de bateau pour créer un stade léger comme une plume.

d'un stade. Au fond, un stade, c'est très simple: des gradins, une structure, un toit par-dessus. Avec les techniques de construction nouvelles et les langages contemporains, les Montréalais pourraient s'attendre (et devraient exiger) un chef-d'œuvre, quelque chose, au choix, d'épatant, d'ultraléger, d'arabesque, d'élégant, de stylé...

Le stade conçu pour M. Brochu n'est rien de tout cela. C'est un gros tas informe et sans grâce, un beignet déchiré qui s'effondre sur un coin de comptoir, mais qui a huit étages de haut. Autour de l'entrée, pour masquer la chose au niveau trottoir, on a plaqué un pastiche en carton-pâte de l'ancienne gare Bonaventure, située là jadis et démolie depuis. Du Disneyland, quoi.

Un stade au centre-ville serait l'occasion idéale d'un concours international. Mais, traumatisés par Taillibert, le Québec a fermé ses frontières aux «étrangers». Pas question qu'un Jean Nouvel, qu'un Calatrava vienne bâtir chez nous une bibitte à poil. À preuve, le cas de la place d'Youville. À la suite d'un concours québécois pure laine, organisé ce mois de mai à la Ville, son aménagement vient d'être confié à Claude Cormier et Cardinal Hardy. C'est chouette, c'est un bon choix, mais un concours, il y en avait déjà eu un, offert par la France pour le 350^e de Montréal (parmi les concurrents, Dominique Perrault, signataire de la Très Grande Bibliothèque de France et Philippe Starck). Pourquoi refaire tout l'exercice, sinon

par crainte de ce qui vient d'ailleurs?

Mais bah, des talents, il y en a des masses au Québec. Vendredi dernier, justement (au moment même où les grosses rotatives imprimaient le projet des Expos), tout le gratin canadien de l'architecture, assemblée à la salle Cormier de l'Université de Montréal, assistait à la remise des prix du Gouverneur général, et au triomphe du Québec, qui raffait le plus gros. On a donc pu se réjouir de la médaille attribuée à Boutros et Pratte... pour le dernier logement social à être bâti dans notre ville. Ou pour la médaille de Thibault... qui n'a rien construit depuis le Théâtre de la Dame de Cœur. Ou pour la mention attribuée à l'Atelier Big City... qui n'a aucun projet en vue.

Main basse sur la ville

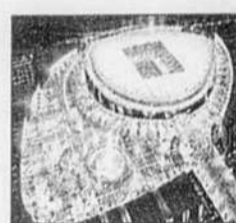
Plus neutre que le projet du stade, le plan d'urbanisme présenté par Gauthier, Guité, Roy pour la Cité internationale n'en fait pas moins appel, lui aussi, au plus bas dénominateur: qui se plaindrait de voir planter partout des rangées d'arbres adultes? Pour en saisir toute la minceur, il fallait aller le comparer (au hangar 7 du Vieux Port) avec les projets soumis cette semaine par 116 concurrents à un concours d'idées international organisé par l'Institut royal d'architecture du Canada. Le but était de trouver, là encore, des moyens de recouder le tissu urbain, déchiré par la Ville-Marie à la hauteur de Saint-Laurent. De l'avis du jury, aucun des projets n'était assez mûr pour être réalisé tel quel. Mais le foisonnement d'idées et de

concepts qui explosait d'un dessin à l'autre démontrait, au moins, l'éventail immense des possibles et la nécessité d'une réflexion en profondeur.

En fait, c'est d'un plan global de revitalisation de toute la bande est-ouest, de Berri jusqu'à de La Montagne à hauteur de Notre-Dame et de l'autoroute, que Montréal aurait besoin. Un plan qui tiendrait compte des résidents, qui intégrerait les lignes de force du quartier, de ses ouvertures visuelles, etc. À l'opposé d'interventions ponctuelles, à courte vue et à saveur mercantile que nous proposent les hommes d'affaires — qui ont très bien fait, par ailleurs, de faire pression pour que les choses bougent.

Pas sûr qu'un stade, par exemple, soit le meilleur moyen de générer de la vie sur le terrain convoité par les Expos. Le quartier qui le borde à l'ouest, je le connais à fond pour en être voisine. Et en dix ans, il a bien changé. La Petite Bourgogne s'est stabilisée. La bibliothèque Georges-Vanier, menacée de fermeture, a été sauvée grâce à la mobilisation des citoyens, qui luttent aussi pour le théâtre Corona, d'illustre mémoire. Un centre sportif superbe signé Saïa est sur le point d'ouvrir. Les antiquaires, deux ou trois restos, fleurissent tout le long de Notre-Dame, encouragés par la clientèle récente des condos qui s'étendent, au sud, jusqu'au canal. Le quartier, enfin, est en train de «monter» comme un beau soufflé prometteur. Il se constitue, dans le précaire, une véritable harmonie, un équilibre authentique.

Si, au plan de l'architecture, un stade peut être une chose légère, c'est un mastodonte au plan de l'urbanisme. Un remède à la stagnation qui pourrait être pire que le mal. Un stade représente une horde de 40 000 personnes, des stands à patates, des parkings remplis... et une zone morte en hiver. Et tant qu'à mettre les choses au pire, un stade placé à cet endroit rendrait possible une collision frontale, par les noirs printemps, entre les excités de la Coupe Stanley qui sortiraient du Forum voisin et les premiers fans de la saison Alou. De la belle émeute en perspective...



Avoir du talent n'est pas une excuse.

Même Sir Norman

Foster,

l'un des

architectes

majeurs que

l'Angleterre

compte dans

ce siècle,

s'est fait

blâmer par

la presse

pour s'être

commis

dans une

campagne de

promotion

qui voulait

qu'on

choisisse

Wembley

comme site

d'un stade

neuf.

Wembley

sera refait,

finale...

sur les

plans de

sir Foster,

of course.

Douteux...



De Takenaka, au Japon... une tout autre inspiration (vive l'imagination).



Le stade Shah Alam, une merveille toute neuve faite en Malaisie, a coûté dix millions de moins (240 M\$) que le stade proposé par les Expos... et assoit le double de spectateurs!

IDM

Les designers québécois à la Galerie de l'IDM : une présence stimulante

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Niveau 3
Montréal (Québec) H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
Courrier électronique : idm@idm.qc.ca
Site Web : http://www.idm.qc.ca

À la fois lieu d'exposition et point de vente, la Galerie de l'IDM propose au visiteur une rencontre privilégiée avec les créateurs d'ici. Mise sur pied pour faire connaître et apprécier le rôle fondamental du design dans le développement de nouveaux produits, la Galerie vise également l'établissement de partenariats avec des designers québécois pour stimuler l'innovation et la création.

Dès son ouverture, en mai dernier, une première collaboration voit le jour : sept créateurs québécois réputés lui font cadeau de leur imaginaire en produisant chacun une intervention signée sur T-shirt. Clins d'œil à l'été, ces «prêts-à-porter» originaux sont uniques et leur tirage se limite à 100 exemplaires numérotés. Vendus exclusivement à la Galerie au prix de 25 \$ l'unité, ils incarnent plusieurs domaines du design où le savoir-faire québécois a fait ses preuves : design industriel, design d'intérieur, architecture, mode, multimédia, design urbain et design graphique.

Par cette contribution très personnelle, les designers Michel Dallaire, François Dallegret, Michael Joannidis, Dan Hanganu, Harry Parnass, Jean-Claude Poitras et Nelu Wolfensohn donnent le ton au défi que la collection de la Galerie IDM entend relever : devenir l'expression des idées et des tendances du design québécois par la mise en marché de produits exclusifs et innovateurs. De toute évidence, cette première annonce une histoire à suivre.

La Galerie de l'IDM est située dans l'aire commerciale du Marché Bonsecours, rue Saint-Paul, dans le Vieux-Montréal. Ouverte tous les jours, on peut rejoindre son personnel au (514) 866-2436, poste 21.

Heures d'ouverture :
Lundi, mardi et mercredi 10 h à 19 h
Jeudi et vendredi 10 h à 21 h
Samedi 10 h à 19 h
Dimanche Midi à 19 h